



Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE : Une humble prière	173	— Mozambique (Afrique Orientale) : La Mission de Moscellia. — Quatre baptêmes.	192
Lettre Encyclique de Notre Saint Père Pie X. Pape par la Divine Providence	174	Grâces et faveurs.	195
A la mémoire de Dom Rua : Qu'était Dom Rua ? Qu'a-t-il fait ?	185	CHRONIQUE SALÉSIENNE : <i>Lège — Constantinople</i> — <i>Vienne</i>	197
Bibliographie	191	La solennelle commémoration de D. Rua au Conseil Municipal de Turin	198
Trésor Spirituel	191	Coopérateurs défunts	200
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO : <i>Sud-Africain</i> : L'Établissement Salésien de Capetown.			

UNE HUMBLE PRIÈRE.

C'est le désir commun que la vénérée mémoire du premier Successeur de D. Bosco puisse être transmise à ceux qui nous suivront, comme nous la possédons aujourd'hui nous-mêmes, c'est-à-dire, vivante et parlante.

C'est dans ce but que les Salésiens, les parents, les amis et les admirateurs de l'inoubliable défunt sont priés de communiquer ce qu'ils ont pu observer d'important dans sa vie, ses paroles, ses écrits, et d'envoyer leurs observations en quelque langue que ce soit, et sur simples lettres signées, à **D. Philippe Rinaldi, Via Cottolengo, 32 - Turin.**

Comme il est facile de le comprendre, on recevra avec la plus vive reconnaissance les moindres lignes renfermant un fait ou une parole, dignes d'être relevés, et l'on serait surtout heureux de voir évoqués les souvenirs de ses *anciens condisciples* ou *anciens élèves*, ainsi que l'appréciation de quiconque l'a pu fréquenter et étudier durant sa vie.

C'est très publiquement que nous exprimons cette prière, parce que nous comptons beaucoup sur l'affection de nombreux Coopérateurs dévoués et de zélées Coopératrices pour cette collection de souvenirs qui, si elle ne se faisait pas dès maintenant, serait peut-être exposée plus tard à ne pas être complète.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE NOTRE SAINT PÈRE PIE X

Pape par la Divine Providence

AUX PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, EVÊQUES ET AUTRES ORDINAIRES

EN PAIX ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE

Dans les derniers avis que donnait, sur son lit de mort, notre vénéré et regretté D. Rua, il recommandait avec la dévotion au Sacré Cœur, à Marie Auxiliatrice, l'obéissance, le respect et la soumission au Vicaire de J. C. sur la terre. Nous croyons de notre filial devoir de communiquer à tous nos chers Coopérateurs cette magistrale lettre-encyclique de S. S. Pie X.

PIE X, Pape.

Vénérables Frères,

Salut et bénédiction apostolique.

L'ÉGLISE ET LES SAINTS.

Ce que la parole divine répète si souvent dans les Saintes Écritures, à savoir que le juste vivra dans une mémoire éternelle de louanges, et qu'il parle dans sa mort, se vérifie éminemment dans l'œuvre et dans l'enseignement perpétuel de l'Église. Celle-ci, en effet, telle qu'une mère et une promotrice de sainteté, rajeunie toujours et fécondée par le souffle de l'*Esprit-Saint qui habite en nous* de même qu'elle est seule à engendrer, à nourrir et à élever dans son sein la noble descendance des justes, de même est-elle la plus attentive, par instinct d'amour maternel pour ainsi dire, à en conserver la mémoire et à en raviver l'amour. Elle reçoit comme un divin réconfort d'un pareil souvenir et détourne les regards des misères de notre voyage mortel, en voyant dans les saints sa joie et sa couronne, en reconnaissant en eux l'image sublime de son Epoux céleste, et en inculquant à ses fils, avec une nouvelle assurance, la parole antique: *Pour tous ceux qui aiment Dieu, pour tous ceux qui, suivant les desseins de Dieu, ont été appelés saints, tout se résout en bien.* Non seulement leurs œuvres glorieuses servent de réconfort à la mémoire, mais encore d'exemple à imiter et d'aiguillon à la vertu, par cet écho unanime des saints qui répond à la voix de Paul: *Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ.*

C'est pourquoi, Vénérables Frères, à peine assumé le pontificat suprême, en affirmant Notre dessein de Nous employer constamment à *instaurer toutes choses dans le Christ*, lors de Notre première Lettre encyclique, avons-nous vivement désiré que tous tournassent avec Nous leurs regards vers Jésus, *apôtre et pontife de notre religion, auteur et consommateur de la foi.* Mais puisque notre faiblesse est si grande que la grandeur d'un tel modèle nous surpasse, la Providence divine nous propose un autre exemple que Nous vous indiquâmes et qui, tout en étant aussi proche du Christ qu'il est possible à la nature humaine de l'être, ressemble davantage à notre faiblesse. Nous voulons dire la bienheureuse Vierge Marie l'auguste Mère de Dieu. Enfin, mettant à profit diverses occasions de raviver la mémoire des saints, Nous avons proposé à votre commune admiration ces serviteurs et fidèles dispensateurs de la maison de Dieu, ses amis et ses familiers, suivant la place propre qu'ils occupent voyant en eux des hommes qui, par la foi, *vainquirent et triomphèrent, opérèrent la justice, obtinrent les promesses*, afin que, excités par leur exemple, *nous ne soyons plus des enfants vacillants ni agités par tous les vents de doctrine dans les tourbillons de ceux dont l'astuce est habituée à nous circonvenir d'erreurs, mais que, à la suite de la vérité dans la charité, nous allions plus avant de tous côtés vers celui qui est le chef, c'est-à-dire, le Christ.*

Ce dessein très haut de la Providence divine, nous le montrâmes réalisé surtout en trois personnages, qui, grands pasteurs et docteurs, fleurirent à des âges fort divers, mais tout aussi funestes pour l'Église: Grégoire le Grand, Jean Chrysostôme et Anselme d'Aoste, dont les centenaires ont été célébrés ces années dernières. Plus spécialement en deux Lettres encycliques du 12 mars 1904 et du 21 avril 1909, Nous avons expliqué les points de doctrine et les préceptes de vie chrétienne — tels qu'ils. Nous parurent opportuns pour notre époque. — qui se rat-

tachent aux exemples et aux enseignements des saints.

Aussi, étant persuadé que les exemples illustres des soldats du Christ sont bien préférables pour animer et transporter ces esprits que les paroles et les hautes considérations, Nous profitons volontiers aujourd'hui d'une autre occasion heureuse pour recommander l'exemple très utile d'un autre saint pasteur, suscité de Dieu en des temps plus proches, et presque au milieu des tempêtes que nous subissons, un cardinal de la sainte Eglise romaine, archevêque de Milan, rangé par Paul V, de sainte mémoire, dans la phalange des saints, Charles Borromée. Ce n'est pas moins opportun, car — pour Nous servir des paroles de ce même prédécesseur, — « le Seigneur, qui lui seul accomplit de grandes merveilles a opéré chez nous des choses magnifiques dans ces derniers temps, et par un effet admirable de sa bonté, a érigé, sur ce roc de la pierre apostolique, un sublime luminaire, choisissant dans le sein de la sacrosainte Eglise romaine, Charles, prêtre fidèle, bon serviteur, modèle du troupeau et modèle des pasteurs. En effet, illustrant l'Eglise tout entière par les multiples splendeurs de ses œuvres saintes, il brille au-dessus des prêtres et du peuple, tel qu'un Abel pour l'innocence, un Enoch pour la pureté, un Jacob pour l'endurance de fatigues, un Moïse pour la douceur, un Elie pour le zèle ardent. En lui, on trouve à imiter, au milieu de l'abondance des délices, l'austérité de Jérôme, dans les plus hautes dignités, l'humilité de Martin, la sollicitude pastorale de Grégoire, l'indépendance d'Ambroise, la charité de Paulin; enfin, en lui, on peut voir de ses yeux et toucher de ses mains, un homme qui, pendant que le monde lui sourit avec ses flatteries les plus grandes, vit crucifié au monde, vit de l'esprit, méprisant les choses terrestres, cherchant continuellement les célestes, non seulement l'émule des anges par sa fonction, mais encore par ses pensées et sa conduite ».

C'est ainsi que Notre prédécesseur s'exprimait cinq lustres après la mort de Charles. Aujourd'hui que trois siècles ont passé depuis la glorification qu'il décréta « à bon droit Notre lèvres est-elle joyeuse, et Notre langue ravie au jour insigne de cette fête, où par les honneurs sacrés décernés à Charles prêtre, cardinal de la sainte Eglise romaine, à laquelle Nous présidons par la volonté du Seigneur, une couronne de plus, riche de toutes les gemmes, fut donnée à son unique Epouse ». Nous partageons avec Notre prédécesseur la confiance que dans la contemplation de la gloire, mais plus encore grâce à l'enseignement et aux exemples du Saint, on peut voir l'humiliation de l'orgueil des impies

et la confusion de tous ceux qui « se glorifient des idoles de leurs erreurs ».

C'est pourquoi la glorification renouvelée de Charles, modèle du troupeau et des pasteurs dans les temps modernes, promoteur et conseiller infatigable de la vraie réforme catholique contre ces novateurs modernes, dont l'intention n'était pas la restauration, mais plutôt la déformation et la destruction de la foi et des mœurs, apparaîtra après trois siècles à tous les catholiques comme un réconfort singulier et un enseignement, comme un noble encouragement à tous de coopérer courageusement à l'œuvre qui nous tient tant à cœur, de la restauration de toutes choses dans le Christ.

Certes vous savez bien, Vénérables Frères que l'Eglise, malgré ses tribulations continuelles, n'est jamais laissée par Dieu sans aucune consolation. C'est que le Christ *l'aime et se donne pour elle afin de la sanctifier et de la faire apparaître souverainement glorieuse, sans tache ride, ni autre défaut, mais afin qu'elle soit sainte et immaculée*. De plus, c'est quand la licence des mœurs est la plus déchaînée, plus féroce l'assaut de la persécution, plus rusées les embûches de l'erreur et qu'une ruine finale semble la menacer, au point d'arracher de son sein bon nombre de ses fils pour les entraîner dans le tourbillon de l'impiété et des vices, c'est alors que l'Eglise éprouve le plus efficacement la protection divine.

C'est que Dieu fait que l'erreur elle-même, que les méchants le veuillent ou non, sert au triomphe de la vérité, dont l'Eglise est la gardienne vigilante, que la corruption sert à l'augmentation de la sainteté dont elle est la promotrice et la maîtresse, la persécution à une *libération admirable de nos ennemis*. Il arrive aussi que, lorsque l'Eglise semble aux yeux profanes battue par la plus sauvage tempête et presque submergée, c'est alors qu'elle ressort plus belle, plus vigoureuse, plus pure, brillant de la splendeur des plus grandes vertus.

De cette façon, la très haute bienveillance de Dieu confirme par de nouveaux arguments que l'Eglise est une œuvre divine, soit que dans la plus douloureuse des tribulations, celle où la gangrène de l'erreur gagne ses membres eux-mêmes, elle lui fasse surmonter le péril; soit qu'elle lui montre réalisée la parole du Christ: *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*; soit qu'elle remplisse la promesse: *Et voici que je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*; soit enfin qu'elle témoigne de cette mystérieuse vertu par laquelle un autre *Paraclet*, à elle promis par le Christ à son retour au ciel répand sans cesse ses dons en elle, la défend et la console dans

chacune de ses tribulations; *esprit qui reste avec elle éternellement; esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, car il ne le voit pas, ni ne le connaît, aussi demeurera-t-il parmi vous et sera-t-il avec vous.* C'est de cette fontaine que jaillissent la vie et la vigueur de l'Eglise; de cette fontaine que sourd l'esprit qui la distingue de tout autre société, ainsi que l'enseigne le Concile œcuménique du Vatican, par des signes manifestes, qui la signalent et la soutiennent « comme un étendard élevé contre les nations ».

Et de fait, c'est seulement par un miracle de la puissance divine que, prise entre l'inondation de la corruption et fréquente défection de ses membres, l'Eglise, en tant que membre mystique du Christ, puisse se maintenir indéfectible dans la sainteté de sa doctrine, de ses lois et de sa fin, tirer de ses épreuves des effets fructueux, et récolter, grâce à la foi et à la justice de ses fils, d'amples fruits de salut. Et ce n'est pas un signe moins manifeste de sa vie divine que, entre tant et de si honteuses corruptions d'opinions perverses, au milieu de si nombreux rebelles, parmi tant de variations diverses des erreurs, elle persévère immuable et constante, *telle qu'une colonne et un soutien de la vérité*, dans la profession d'une même doctrine, dans la communion des mêmes sacrements, dans sa constitution divine, dans le gouvernement, dans la morale. Cela est d'autant plus admirable qu'elle ne se contente pas de résister au mal, mais qu'elle vainc *le mal par le bien* et qu'elle ne laisse pas de bénir ses amis et ses ennemis, tout en travaillant avec ardeur à la rénovation chrétienne de la société non moins que des individus qui la composent. Car c'est là sa mission particulière dans ce monde, et ses membres eux-mêmes en éprouvent les bénéfices.

SAINT CHARLES OU LE VRAI RÉFORMATEUR.

Cette coopération merveilleuse de la Providence divine à l'œuvre de restauration entreprise par l'Eglise se manifesta avec éclat dans le siècle qui, pour l'encouragement des gens de bien, vit surgir saint Charles Borromée.

Alors sous le règne tyrannique des passions, au milieu des altérations si profondes et des obscurissements de la vérité, c'était une lutte continuelle avec l'erreur, et la société humaine, roulant de mal en pire, semblait courir à l'abîme. Parmi ces fléaux, s'élevaient des hommes orgueilleux et rebelles, *ennemis de la croix du Christ.... hommes aux sentiments terrestres, qui n'avaient pour Dieu que leur ventre.* Ces hommes, au lieu de s'appliquer à réformer les mœurs, niaient les dogmes, multipliaient les dé-

sordres, relâchaient, pour eux et pour les autres, le frein de la licence, ou du moins en méprisant la direction autorisée de l'Eglise pour flatter les passions des princes et des peuples les plus corrompus, arrivaient par une sorte d'asservissement à renverser la doctrine, la constitution et la discipline de l'Eglise. Puis, imitant ces impies à qui s'adresse la menace: *Malheur à vous qui appelez mal le bien et bien le mal*, ces rébellions séditieuses et cette perversion de la foi et des mœurs, ils l'appelaient réforme et se nommaient eux-mêmes des réformateurs. Mais, en réalité, ils étaient des corrupteurs, puisque, en atrophiant, à force de dissensions et de guerres, les énergies de l'Europe, ils ont préparé les révoltes et l'apostasie des temps modernes qui ont vu se renouveler d'un seul coup les trois espèces de luttes, d'abord séparées, dont l'Eglise a toujours triomphé: les luttes sanglantes des premiers siècles, puis la guerre civile des hérésies, et enfin, sous le nom de liberté évangélique, une corruption de vices et une perversion de la discipline, auxquelles n'était peut-être pas descendu le moyen âge.

A cette foule de séducteurs Dieu opposa de vrais réformateurs et des hommes saints, soit pour arrêter ce torrent impétueux et apaiser ce tourbillonnement, soit pour en réparer les ravages. Leur action assidue et multipliée dans la réforme de la discipline consola d'autant plus vivement l'Eglise que plus grave était la tribulation qui l'accablait: ainsi se vérifia la parole: *Dieu fidèle en ses promesses.... donnera, avec la tentation, le succès.* C'est dans ces conjonctures que, pour accroître la consolation de l'Eglise, lui furent donnés, par une disposition de la Providence, le zèle et la sainteté de Charles Borromée.

Son ministère, par la grâce de Dieu, eut une force et une efficacité toutes spéciales, non seulement pour briser l'audace des factieux, mais encore pour éclairer et enflammer les enfants de l'Eglise. De ceux-là il réprimait les folles témérités et réfutait les futiles objections, par une éloquence des plus puissantes et par l'exemple de sa vie et de son activité; de ceux-ci, il relevait les espérances et ravivait l'ardeur.

Ce fut merveille comme il porta réunies en lui, dès sa première jeunesse, toutes les qualités d'un vrai réformateur que nous voyons chez d'autres dispersées et distinctes: vertu, jugement, doctrine, autorité, puissance, activité, et toutes il les fit servir de concert à la défense de la vérité catholique qui lui avait été confiée — comme telle est aussi d'ailleurs la mission propre de l'Eglise — en réveillant chez beaucoup la foi assoupie et presque morte, en la fortifiant par des lois et institutions, en relevant

la discipline déchuë et en ramenant énergiquement aux règles de la vie chrétienne les mœurs du clergé et du peuple. Ainsi, tout en remplissant tout son rôle de réformateur, il n'en accomplissait pas moins en son temps tous ses devoirs de *bon et fidèle serviteur*, et plus tard ceux du prêtre sublime qui a *plu à Dieu en sa vie et a été trouvé juste* ; qui est par cela même digne d'être donné en exemple à toutes les classes, clercs ou laïques, riches ou pauvres, et dont on peut résumer l'excellence dans cet éloge de l'évêque et du prélat, qui, suivant les conseils de l'apôtre Pierre, *s'est fait de tout cœur le modèle de son troupeau*. Ce n'est pas un fait moins merveilleux que Charles, élevé, avant même d'avoir achevé ses vingt-trois ans, aux plus hauts honneurs, et chargé des graves et difficiles affaires de l'Eglise, ait avancé tous les jours dans la perfection de la vertu, grâce à cette contemplation des choses divines par laquelle il s'était auparavant renouvelé dans la retraite et soit apparu *comme un spectacle éclatant au monde, aux anges et aux hommes* !

Alors, pour employer les paroles de Notre prédécesseur, dont Nous avons déjà rappelé le souvenir, Paul V, alors le Seigneur commença vraiment à manifester ses *merveilles* en Charles :

Sagesse, justice, zèle très ardent à promouvoir la gloire de Dieu et du nom catholique, soin à promouvoir par-dessus toutes les autres cette œuvre de restauration de la foi et de l'Eglise universelle qui s'agitait dans l'auguste assemblée de Trente. De la célébration de ce Concile, le même Pontife et la postérité entière lui font mérite, en tant qu'il en fut le plus efficace soutien avant d'en être l'exécuteur le plus fidèle. Et certainement cette œuvre n'eut pas son dernier achèvement sans beaucoup de ses veilles, de ses peines et de ses fatigues.

Cependant, tout cela n'était qu'une préparation et un apprentissage de vie dans lequel se formaient son cœur par la piété, son esprit par l'étude, son corps par la fatigue, ce modeste et humble jeune homme se tenant comme l'argile entre les mains de Dieu et de son Vicaire sur terre. Et une telle vie de préparation était précisément celle que méprisaient alors les fauteurs de nouveautés par la sottise même qui la fait mépriser aux modernes, ne remarquant pas que les œuvres merveilleuses de Dieu mûrissent dans l'ombre et le silence de l'âme adonnée à l'obéissance et à la prière et qu'en cette préparation se trouve le germe du progrès à venir, comme dans la semence l'espérance de la récolte.

Cependant la sainteté et l'activité de Charles, qui se préparaient alors sous ces splendides auspices, se développèrent par la suite et

donnèrent des fruits étonnants comme Nous l'indiquions plus haut, lorsque « agissant en bon ouvrier, il quitta la splendeur et la majesté de Rome pour se retirer dans le champ qu'il avait à cultiver (Milan). Accomplissant mieux sa tâche de jour en jour, sur ce champ alors affreusement abîmé par les broussailles et devenu comme sauvage dans la tristesse de ces temps, il le ramena à une telle splendeur qu'il fit de l'Eglise de Milan un très brillant exemple de discipline ecclésiastique ».

Ces si grands et illustres résultats, il les obtint en conformant son œuvre de réforme aux règles fixées peu avant, par le Concile de Trente.

L'Eglise, en effet, sachant bien combien *les sentiments et les pensées de l'âme humaine sont inclinés au mal*, ne cesse jamais de combattre contre les vices et les erreurs afin que *soit détruit le corps de péché et que nous ne servions plus le péché*. En cette lutte, comme elle est sa propre maîtresse, guidée par la grâce répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit, elle emprunte sa règle de penser et d'agir au Docteur des Gentils, qui déclare: *Renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme. Et ne veuillez pas vous conformer à ce siècle, mais réformez-vous dans le renouvellement de votre esprit, afin que vous éprouviez, combien la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite*.

Le fils de l'Eglise et le réformateur sincère ne se persuadent jamais qu'ils ont atteint le but mais protestent seulement qu'ils y tendent, avec l'Apôtre: *Oubliant ce qui est derrière et me tenant toujours vers ce qui est devant, je m'avance vers le signe, vers la récompense de la vocation d'en haut de Dieu dans le Christ Jésus*.

D'où il résulte qu'unis avec le Christ dans l'Eglise, *nous croissons par toute chose en lui qui est le chef de qui tout le corps reçoit son accroissement propre pour son perfectionnement dans la charité*.

L'Eglise notre Mère ne cesse de confirmer ce mystère de la volonté divine, *de restaurer dans l'accomplissement de la plénitude des temps toutes les choses dans le Christ*.

LES FAUX RÉFORMATEURS.

A ces choses, ils ne pensaient pas les réformateurs auxquels s'opposa Charles Borromée, eux qui prétendaient réformer à leur fantaisie la foi et la discipline. Et ils ne les comprennent pas mieux, les modernes contre lesquels nous avons à combattre, ô Vénérables Frères. Eux aussi bouleversent doctrine, lois, institutions de l'Eglise, ayant toujours sur les lèvres le cri de progrès et de civilisation, non que cette cause leur tienne beaucoup à cœur,

mais parce que, avec ces noms grandioses, ils peuvent plus facilement cacher la malveillance de leurs intentions.

Quels sont en réalité, leurs buts, quels leurs complots, quelle la voie qu'ils, entendent parcourir? Aucun de vous ne l'ignore et nous avons déjà dénoncé et condamné leurs desseins. Ils se proposent une apostasie universelle de la foi et de la discipline de l'Eglise, apostasie pire que l'ancienne qui mit en péril le siècle de Charles car elle s'insinue plus astucieusement, cachée dans les veines mêmes de l'Eglise, et tire plus subtilement de principes erronés des conséquences extrêmes.

Des deux, cependant, l'origine est la même: *l'homme ennemi*, c'est-à-dire celui qui, toujours en éveil pour perdre les hommes, *sème la zizanie au milieu du grain*. De part et d'autre, les voies sont dissimulées et ténébreuses: semblables sont la marche et l'issue finale. C'est pourquoi, de même que dans le passé la première apostasie, en se tournant du côté où la fortune la secondait, excitait l'une contre l'autre la classe des puissants ou celle du peuple, pour les entraîner ensuite toutes deux à leur perte, ainsi cette apostasie moderne exaspère la haine mutuelle des pauvres et des riches jusqu'à ce que chacun étant mécontent de son sort, traîne une vie toujours plus malheureuse et porte la peine imposée à ceux qui, tout entiers fixés dans les choses terrestres et caduques, ne cherchent pas le *royaume de Dieu et sa justice*.

Ainsi le conflit présent est rendu encore plus grave par ce fait que là où les turbulents novateurs des temps passés conservaient au moins quelque reste du trésor de la doctrine révélée, il semble que les modernes ne veuillent pas prendre de repos tant qu'ils ne l'aurent pas vu entièrement dispersé. Or, le fondement de la religion étant ainsi détruit, le lien de la société civile se brise nécessairement. Spectacle attristant pour le présent, menaçant pour l'avenir. Non pas qu'il y ait à craindre pour l'intégrité de l'Eglise, au sujet de laquelle les promesses divines ne permettent pas d'avoir un doute, mais pour les périls qui menacent les familles et les nations, principalement celles qui fomentent avec plus de soin ou tolèrent avec plus d'indifférence ce souffle pestiféré de l'impiété.

Au milieu d'une guerre si ample et insensée parfois et propagée avec le secours de ceux qui devraient le plus nous appuyer et soutenir notre cause; à travers une transformation des erreurs si multiple et l'appât des vices si varié, que beaucoup des nôtres se laissent leurrer par les uns et les autres, séduits par l'apparence de nouveauté et de science, ou par l'illusion que l'E-

glise puisse amicalement s'accorder avec les maximes du siècle, Vous comprenez bien, Vénérables Frères que nous devons tous opposer une résistance vigoureuse et repousser l'assaut des ennemis avec les mêmes armes dont usa autrefois Charles Borromée.

LES RÉFORMES NÉCESSAIRES:
LA RÉFORME DOCTRINALE.

Par-dessus tout, puisqu'ils s'attaquent au roc même, qui est la foi, soit par la négation ouverte, soit par l'hostilité hypocrite, soit en travestissant ses doctrines, nous nous souviendrons de ce que saint Charles inculquait souvent: « Le premier et le plus grand souci des pasteurs doit aller aux choses qui regardent la conservation intègre et inviolable de la foi catholique de cette foi que la sainte Eglise romaine professe et enseigne, et sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu. » Et encore: « Sur ce point aucune sollicitude ne peut être aussi grande que ne le réclame sans doute le besoin ».

Il est donc nécessaire de s'opposer, avec la saine doctrine, *au ferment de perversité hérétique* qui, non réprimé, corrompt toute la masse; de s'opposer, par conséquent, à toutes les opinions perverses qui s'infiltrèrent sous des apparences menteuses, et qui, recueillies ensemble, sont professées par le *modernisme*, en se souvenant avec saint Charles, « combien grand doit être le zèle et combien doit être actif pardessus tout autre le souci de l'évêque de combattre le délit d'hérésie ».

Il ne convient pas, en vérité de rappeler les autres paroles du Saint qui rapporte les sanctions, les lois-peines fixées par les Pontifes romains contre les prélats qui seraient négligents ou lents à purifier leur diocèse de cette perversité hérétique. Mais il sera très convenable d'examiner de nouveau et de méditer attentivement ce qu'il en conclut: « C'est pourquoi l'évêque doit tout demeurer dans cette perpétuelle sollicitude et cette continuelle vigilance, afin que la maladie pestilentielle de l'hérésie ne s'infilte jamais dans le troupeau qui lui est confié, mais qu'il en éloigne très loin quelque soupçon que ce soit. Si ensuite, ce dont nous préserve le Seigneur dans sa miséricorde, cette infiltration se produisait, oh! alors, qu'il s'emploie de tout son effort afin de la chasser le plus rapidement, et que les infectés ou les suspects de cette peste soient traités suivant les canons et les sanctions pontificales ».

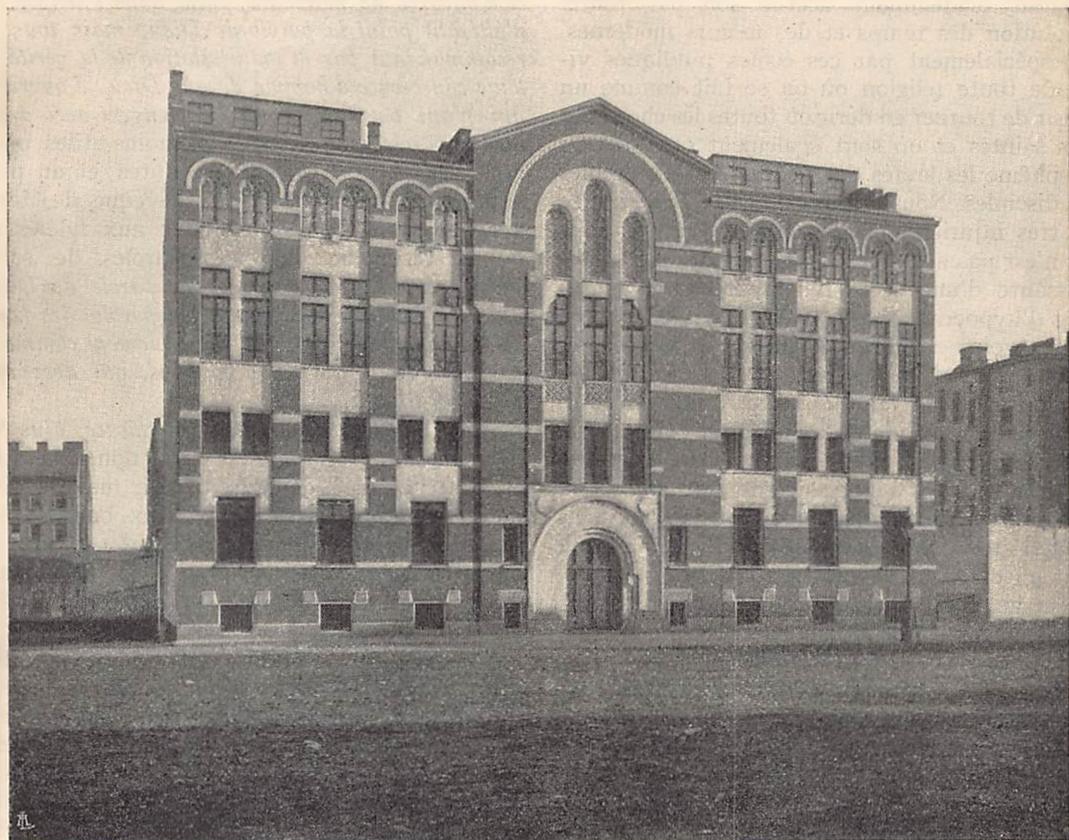
Mais ni la délivrance ni la préservation de la peste des erreurs ne sont possibles, si ce n'est grâce à une droite instruction du clergé et du

peuple, puisque *la foi vient de l'audition, et l'audition de la parole du Christ.*

Cette nécessité d'inculquer à tous la vérité s'impose d'autant plus de nos jours que par toutes les veines de l'Etat et même là où on le croirait le moins, nous voyons le venin s'infiltrer à tel point qu'elles valent désormais pour tous les raisons formulées par saint Charles: « Ceux qui voisinent avec les hérétiques ou qui ne seraient pas stables et fermes dans les fon-

pour que tous les fidèles du Christ, et chacun en particulier, fussent bien instruits dans les rudiments de la foi chrétienne » et Nous avons écrit sur ce point une Lettre encyclique spéciale, comme sur un sujet de la plus vitale importance.

Mais, quoique nous ne voulions pas répéter ce que, brûlant d'un zèle insatiable, déplorait Charles Borromée, c'est-à-dire « d'avoir obtenu jusqu'à présent trop peu en une chose de si



VIENNE. — Le nouvel Établissement Salésien.

dements de la foi, donneraient beaucoup à craindre qu'il ne se laissent trop facilement entraîner par eux dans quelque tromperie d'impiété ou de doctrine fausse ».

En fait, par la facilité des voyages, elles ont grandi les communications des erreurs comme de toutes les autres choses, et par la liberté effrénée des passions, nous vivons au milieu d'une société pervertie où *il n'est pas de vérité et où n'existe pas la connaissance de Dieu; en une terre qui est désolée... parce que personne n'y réfléchit en son cœur.* C'est pourquoi, voulant employer les paroles de saint Charles: « Nous avons apporté jusqu'à présent beaucoup de soin

grande conséquence », cependant, comme lui, « poussé par la grandeur de l'affaire et du péril »: Nous voudrions enflammer encore davantage le zèle de tous, afin que, prenant Charles à modèle, nous concourrions chacun selon notre rang et notre force, à cette œuvre de restauration chrétienne.

LES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Qu'ils se souviennent donc, les pères de famille et les maîtres, avec quelle ferveur le saint évêque leur inculquait constamment, non seulement de donner à leurs fils, à leurs domestiques, à leurs serviteurs, la faculté d'appren-

dre la doctrine chrétienne, mais de leur en imposer l'obligation. Que les clercs se souviennent de l'aide qu'en cet enseignement ils doivent offrir à leur curé, que ceux-ci fassent en sorte que de telles écoles se multiplient selon le nombre et les besoins des fidèles, qu'elles soient recommandables par la probité des maîtres auxquels seront donnés pour aides des hommes ou des femmes d'honnêteté éprouvée, selon ce que prescrit le même saint archevêque de Milan.

De cette chrétienne institution la nécessité apparaît évidemment accrue soit par toute l'évolution des temps et des mœurs modernes, soit spécialement par ces écoles publiques vides de toute religion où on se fait comme un plaisir de tourner en dérision toutes les choses les plus saintes et où sont également ouvertes au blasphème les lèvres des maîtres et les oreilles des disciples. Nous parlons de cette école qui se dit très injurieusement neutre ou laïque, mais qui n'est pas autre chose que la tyrannie toute-puissante d'une secte ténébreuse. Ce nouveau joug d'hypocrite liberté, vous l'avez dénoncé à haute voix et intrépidement, ô Vénérables Frères, surtout en ces pays où les droits de la religion et de la famille ont été plus effrontément foulés aux pieds, et où a été étouffée la voix de la nature elle-même qui veut que l'on respecte la foi et l'innocence de l'enfance.

Pour remédier autant que Nous le pouvions à un si grand mal causé par ceux-là mêmes qui, tout en exigeant des autres l'obéissance, la refusent au Père suprême de toutes choses, Nous avons recommandé que des écoles de religion fussent opportunément établies dans les villes. Et quoique cette œuvre, grâce à vos efforts, ait fait jusqu'à présent d'assez heureux progrès, cependant il est souverainement désirable qu'elles se propagent toujours plus largement, ces écoles, que partout elles s'ouvrent nombreuses et s'ornent de maîtres recommandables par le mérite de leur doctrine et l'intégrité de leur vie.

LA PRÉDICATION.

Avec cet enseignement très utile des premiers éléments, se trouve étroitement uni l'office de l'orateur sacré en qui à plus forte raison doivent se rechercher ces susdites qualités. Aussi les efforts et les conseils de Charles dans les Synodes provinciaux et diocésains tendaient avec un soin tout spécial à former des prédicateurs qui puissent s'employer saintement et avec fruit au *ministère de la parole*. La même chose semble requise, et peut-être plus fortement, aux temps qui arrivent, où la foi vacille en de si nombreux cœurs, et où ne manquent pas ceux qui, par désir de vaine gloire favorisent

la mode, *adullérant la parole de Dieu*, et enlevant aux âmes la nourriture de vie.

C'est pourquoi, Vénérables Frères, nous devons veiller avec le plus grand soin à ce que notre troupeau ne soit pas nourri de vent, par des hommes vains et frivoles, mais reçoive un aliment vital par des ministres de la parole auxquels s'appliquent ces maximes: *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom du Christ, comme si Dieu même vous exhortait par notre bouche: réconciliez-vous avec Dieu; de ministres et d'envoyés ne marchant point dans l'artifice, et n'alléant point la parole de Dieu, mais tous se recommandant par la manifestation de la vérité, à toute conscience d'homme devant Dieu; d'ouvriers qui n'ont point à rougir, dispensant avec droiture la parole de la vérité*. Non moins utiles pour nous seront ces règles très saintes et au plus haut point fructueuses, que l'évêque de Milan avait coutume de recommander aux fidèles et qui se résument dans ces paroles de saint Paul: *Ayant reçu de nous la parole de Dieu, vous l'avez reçue non comme la parole des hommes, mais ainsi qu'elle est véritablement comme la parole de Dieu, qui opère en vous, qui avez embrassé la foi*.

Ainsi la *parole de Dieu, vive, efficace, plus pénétrante que tout glaive*, concourra non seulement à conserver et à défendre la foi, mais aussi à donner une impulsion efficace aux bonnes œuvres: en effet, *la foi sans les œuvres est une foi morte, et ceux-là ne seront pas justifiés devant Dieu, qui écoutent la loi, mais ceux qui mettent la loi en pratique*.

Et voilà par où l'on voit l'immense différence entre la vraie et la fausse réforme. Ceux qui défendent la fausse, imitant l'inconstance des insensés ont coutume de courir aux extrêmes, ou bien ils exaltent la foi jusqu'à exclure la nécessité des bonnes œuvres, ou bien ils placent dans la seule nature toute l'excellence des vertus, sans l'appui de la foi et de la grâce divine. Il s'ensuit que les actes provenant de la seule honnêteté naturelle ne sont que des simulacres de vertu, ni durables en soi, ni suffisants au salut. L'œuvre des réformateurs de ce genre n'est donc pas capable de restaurer la discipline, mais elle est funeste à la foi et aux mœurs.

LA RÉFORME MORALE.

Au contraire, ceux qui, à l'exemple de saint Charles, cherchent sincèrement et sans détours la vraie et salutaire réforme, évitent les extrêmes, ne dépassent jamais les limites hors desquelles ne peut subsister aucune réforme. Ceux-là sont unis très fermement à l'Eglise et à son Chef, le Christ, et non seulement ils tirent de

là une force de vie intérieure, mais ils reçoivent aussi la règle de l'action extérieure, pour se préparer avec sécurité à l'œuvre de guérison de la société humaine. Maintenant, le propre de cette divine mission, transmise perpétuellement à ceux qui doivent se faire les envoyés du Christ, est *d'enseigner à toutes les nations*, non seulement ce qu'il faut croire, mais ce qu'il faut faire, c'est-à-dire, comme l'a dit le Christ lui-même: *observer toutes ces choses que je vous ai commandées*. Il est en fait *la voie, la vérité et la vie*, et il est venu, afin que les hommes aient *la vie et qu'ils l'aient avec surabondance*. Mais l'accomplissement de tous ces devoirs avec le seul guide de la nature est au-dessus de ce que peuvent par elles-mêmes les forces de l'homme c'est pourquoi l'Eglise possède, avec son magistère le pouvoir de gouverner la société chrétienne et celui de la sanctifier; en même temps par l'entremise de ceux qui, par leur propre charge, sont ses ministres et ses collaborateurs, elle leur communique les moyens opportuns et nécessaires pour arriver au salut.

C'est ce que comprennent bien les vrais réformateurs; ils n'étouffent pas les bourgeons pour sauver la racine, c'est-à-dire, ils ne séparent pas la foi de la sainteté de la vie, mais alimentent et réchauffent l'une et l'autre au souffle de la charité, laquelle est *le lien de la perfection*. Ainsi, obéissant à l'Apôtre, *ils gardent le dépôt* non certes pour l'empêcher de se manifester et en soustraire la lumière aux nations, mais pour répandre, au contraire, par un canal plus large, les eaux très salutaires de vérité et de vie qui coulent en abondance de cette source. Et en cela ils joignent la théorie à la pratique se servant de celle-ci pour prévenir tous *les assauts de l'erreur*, et de celle-là pour appliquer les préceptes à la morale et à la direction de la vie. C'est pourquoi ils procurent aussi tous les moyens opportuns ou nécessaires à leur foi soit pour l'extirpation du péché, soit *pour la perfection des saints, pour l'œuvre du ministère, l'édification du corps du Christ*.

Et tel est précisément le but des statuts, des canons, des lois des Pères et des Conciles; le but de tous les moyens d'enseignement, de gouvernement, de sanctification, de bienfaisance de toute sorte; le but, en somme, de la discipline et de l'activité entière de l'Eglise. Vers ces maîtres de la foi et de la vertu le vrai fils de l'Eglise dirige toujours son regard et sa pensée en même temps qu'il se propose de se réformer soi-même et de réformer les autres. Et c'est sur ces maîtres que s'appuie saint Charles Borromée dans sa réforme de la discipline ecclésiastique, et il les rappelle souvent quand il écrit: « Pour nous, suivant l'antique coutume et l'autorité des

Saints Pères et des Conciles sacrés, principalement du Synode œcuménique de Trente, nous avons établi dans nos précédents Conciles provinciaux de nombreuses dispositions relatives à ces points. » Pareillement, en prenant des mesures de répression des scandales publics, il se dit guidé « et par le droit et par les saintes sanctions des canons sacrés, et surtout du Concile de Trente. »

Non content de cela, pour mieux s'assurer de n'avoir jamais à se départir de la règle susdite, il conclut ainsi ordinairement les statuts de ses Synodes provinciaux: « Toutes et chacune des choses qui ont été décrétées et faites par nous dans ce Synode provincial, nous les soumettons toujours pour qu'elles soient amendées et corrigées, à l'autorité et au jugement de la Sainte Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises ». Et cette résolution il la montra toujours d'autant plus ferme qu'il avançait à grands pas dans la perfection de la vie active, non seulement tant que le Pape son oncle occupait la Chaire de Pierre, mais aussi sous ses successeurs Pie V et Grégoire XIII; il concourut puissamment à leur élection, et leur fournit dans leurs grandes entreprises un appui solide, répondant entièrement à leur attente.

Mais il les aida surtout en réalisant les moyens pratiques qu'il s'était proposés pour atteindre son but, c'est-à-dire la vraie réforme de la discipline sacrée. Dans cette entreprise, il se montra plus que jamais éloigné des faux réformateurs qui masquent sous l'apparence du zèle leur désobéissance obstinée. Ainsi, commençant *le jugement de la maison de Dieu*, il s'appliqua par dessus tout à réformer par des lois constantes la discipline du clergé; dans ce but, il institua des Séminaires pour les aspirants au sacerdoce, il fonda les Congrégations de prêtres, qui portaient le nom d'*Oblats*; il appela des familles religieuses anciennes et récentes; il réunit des Conciles, et, par toutes sortes d'entreprises, fortifia et accrut l'œuvre commencée. Puis, sans retard, il prit aussi vigoureusement en main la réforme des mœurs du peuple, considérant comme s'adressant à lui ce qui avait déjà été dit au prophète: *Je t'ai établi aujourd'hui..... pour que tu déracines et que tu détruises, pour que tu sépares et que tu dissipés, pour que tu édifies et que tu plantes*.

En bon pasteur, il visita personnellement les églises de la province, non sans de grandes fatigues, et, semblable en cela au divin Maître, *il passa en faisant le bien et en guérissant les blessures du troupeau*; il employa tous ses efforts à supprimer et à déraciner les abus qui se rencontraient de tous côtés, et provenant soit de l'ignorance, soit de la négligence des lois; à la

perversion des idées et à la corruption débordante des mœurs, il opposa, comme une digue, écoles et collèges, qu'il ouvrit pour l'éducation des enfants et des jeunes gens, Congrégations d'Enfants de Marie, qu'il fit prospérer, après les avoir vues à Rome dans leur première floraison; hospices qu'il ouvrit aux jeunes orphelins, refuges pour les gens en péril, les veuves les mendiants, ou ceux, hommes et femmes que la maladie ou la vieillesse rendaient impotents; il défendit aussi les pauvres contre la puissance des patrons, contre les usuriers, contre la traite des enfants, et fonda des institutions analogues en grand nombre. Mais tout cela, il le fit en repoussant totalement la méthode de ceux qui, pour renouveler à leur sens la société chrétienne, mettent tout à l'envers et dans l'agitation, avec un vain fracas, oublieux de la parole divine: *Le Seigneur n'est pas dans l'agitation.*

Et voici précisément un nouveau signe qui permet de distinguer les vrais réformateurs des faux, comme plusieurs fois vous avez pu, Vénérables Frères, en faire l'expérience. Les faux réformateurs cherchent *leurs propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ*; ils prêtent l'oreille au conseil pernicieux adressé naguère au divin Maître: *Va, et montre-toi au monde*; ils répètent eux-mêmes les paroles ambitieuses: *Faisons-nous aussi un nom.* Par suite de cette témérité, comme nous le déplorons, hélas! même de nos jours, *des prêtres sont tombés au cours du combat, tandis qu'ils prétendaient faire de grandes choses et qu'ils se jetaient sans prudence dans la mêlée.*

Au contraire, le réformateur sincère ne *cherche pas sa gloire, mais la gloire de Celui qui l'a envoyé*, et comme le Christ, son modèle, *il ne disputera ni ne criera; personne n'entendra sa voix sur les places publiques, il ne sera ni troublé ni inquiet*; mais il sera *doux et humble de cœur.* C'est pourquoi il plaira au Seigneur et recueillera en abondance des fruits de salut.

Il y a encore un autre signe distinctif qui les différencie l'un de l'autre; tandis que le premier appuyé seulement sur les forces humaines *se fie à l'homme et établit sa force sur la chair*, l'autre place en Dieu toute son espérance; c'est de Lui et des moyens surnaturels qu'il attend toute force et vertu, s'écriant avec l'Apôtre: *Je puis tout en Celui qui me fortifie.*

LES SOURCES DE LA RÉFORME: LES SACREMENTS.

Ces moyens que le Christ nous a communiqués abondamment, le fidèle les cherche dans l'Église pour le salut commun; au premier rang, il place la prière, le sacrifice, les sacrements, qui deviennent comme *une source d'eau qui jaillit*

pour la vie éternelle. Mais ils supportent mal tous ces moyens, ceux qui, par des chemins de traverse, et oublieux de Dieu, s'emploient à l'œuvre de la réforme et ne cessent jamais de troubler les sources très pures, sinon pour les dessécher totalement, du moins pour en tenir éloigné le troupeau de Jésus-Christ. En cela, leurs imitateurs modernes font pire, lorsque, sous un masque d'une plus haute religiosité, ils n'ont aucune considération pour ces moyens de salut, et jettent le discrédit sur eux, particulièrement sur deux sacrements: celui par lequel les péchés sont pardonnés et celui qui fortifie les âmes par une nourriture céleste. Aussi chaque fidèle fera-t-il de son mieux pour que des bienfaits d'un si haut prix soient tenus en très grand honneur, et il ne souffrira pas que l'affection des hommes se montre languissante vis-à-vis de ces deux œuvres de la charité divine.

C'est à cela que s'employa saint Charles Borromée qui a écrit entre autres choses: « Plus grand et abondant le fruit inestimable des sacrements, plus nous devons les considérer et les recevoir avec soin, plus doivent être grands l'intime piété de notre âme, notre culte extérieur et notre vénération! ».

De même, des recommandations dignes d'être signalées sont celles par lesquelles il exhorte les curés et les autres prédicateurs sacrés à rappeler à la pratique ancienne la fréquence de la sainte communion, ce que Nous-mêmes avons fait par le décret *Tridentina Synodus.*

« Les curés et les prédicateurs, dit le saint évêque, devront exhorter le peuple aussi souvent que possible, à la pratique très salutaire de la réception fréquente de la sainte Eucharistie, s'appuyant sur les institutions et les recommandations des Pères les plus autorisés sur la doctrine du catéchisme romain, plus largement expliquée sur ce point, et enfin sur l'avis du Concile de Trente qui voudrait qu'à chaque messe les fidèles communient et reçoivent l'Eucharistie à la fois spirituellement et sacramentellement ». Avec quelle intention et avec quelle affection l'on doit fréquenter ce banquet sacré, il l'indique ensuite en ces termes: « Le peuple devrait non seulement être dirigé avec insistance vers la pratique de la réception fréquente du Très Saint Sacrement, mais aussi être averti de l'étendue du danger funeste que l'on court en s'approchant indignement de la table sainte de cet aliment divin ». Un pareil soin semble surtout nécessaire à notre époque de foi vacillante et de charité languissante, afin que la fréquence n'arrive pas à diminuer le respect dû à un si grand mystère mais plutôt que

le résultat soit, *que l'homme s'examine lui-même et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice.*

L'APOSTOLAT SACERDOTAL.

De ces sources jaillira un afflux abondant de grâces, où les moyens naturels eux-mêmes s'alimenteront et puiseront leur vigueur. L'action du chrétien ne méprisera certes pas les choses utiles et agréables à la vie: elles viennent, elles aussi, du même Dieu qui est auteur de la grâce et de la nature. Mais en recherchant les choses extérieures et les biens du corps, il évitera avec grand soin d'oublier la fin et, pour ainsi dire, le bonheur de toute la vie. Aussi bien celui qui veut user de ces moyens avec rectitude et tempérance les subordonnera au salut des âmes en obéissant à la parole du Christ: *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît.*

Un tel usage, ordonné et sage, des moyens non seulement ne s'opposera jamais au bien d'un ordre inférieur, c'est-à-dire à celui qui est propre à la société civile, mais encore il saura en promouvoir largement les intérêts, et cela non pas avec une vaine jactance de mots, selon l'usage des réformateurs factieux, mais par des actes, par un maximum d'efforts jusqu'au sacrifice de ses biens, de ses forces et de sa vie.

Les premiers de tous, beaucoup d'évêques nous donnent l'exemple de cette générosité. Dans des temps si tristes pour l'Eglise, ils imitent le zèle de saint Charles et vérifient les paroles du divin Maître: *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Ce n'est pas le désir de la gloire, ce n'est pas l'esprit de parti, ce n'est pas non plus l'aiguillon d'aucun intérêt privé qui les portent à se sacrifier pour le salut commun: c'est cette charité qui jamais ne défaille.

Charles Borromée était animé de cette flamme, qui échappe aux yeux profanes quand, après s'être exposé à la mort en assistant les pestiférés, il ne se contentait pas d'avoir subvenu aux maux présents, mais montrait encore sa sollicitude pour ceux de l'avenir.

« Il est absolument conforme à la raison que nous imitions un bon père, qui aime ses fils, présents et futurs, en préparant pour eux les choses nécessaires à la vie. De même l'amour paternel doit nous entraîner à pourvoir avec le plus grand soin aux nécessités des fidèles de notre province et à leur préparer pour l'avenir les secours que notre expérience, au temps de la peste, nous a fait reconnaître comme salutaires ».

Les mêmes desseins, les mêmes résolutions d'affectueuse prévoyance. Vénérables Frères,

trouvent une application pratique dans cette action catholique que Nous vous avons sou-vent recommandée.

L'APOSTOLAT DES LAIQUES.

Une partie de ce très noble apostolat, qui embrasse toutes les œuvres de miséricorde, dont le bonheur éternel sera la récompense, s'offre à l'élite des laïques. Mais ces hommes de choix, en acceptant ce fardeau, doivent être prêts et formés à sacrifier entièrement pour la bonne cause eux-mêmes et tout ce qui leur appartient, à supporter l'envie, la contradiction et même l'aversion de beaucoup qui répondent aux bienfaits par l'ingratitude, à lutter comme de bons soldats du Christ, à courir par la voie de la patience au combat qui nous est proposé les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le rémunérateur de la foi. Lutte bien dure, certes, mais très efficace au bien même de la société civile quand même la pleine victoire en serait encore lointaine.

Sur ce dernier point que Nous venons de mentionner, nous pouvons aussi admirer en saint Charles d'admirables exemples et y prendre, chacun, selon notre condition, de quoi admirer et de quoi nous encourager. En effet, bien que sa vertu singulière, son activité merveilleuse, son admirable charité l'aient rendu si remarquable, il ne put échapper cependant à cette loi: *Tous ceux qui veulent vivre pleinement dans le Christ Jésus souffriront persécution.*

PATIENCE ET FORCE DANS LA LUTTE.

Et par cela même qu'il suivait un genre de vie plus austère, qu'il soutenait toujours la droiture et l'honnêteté, qu'il se dressait comme le vengeur incorruptible des lois et de la justice, il s'attira l'aversion des puissants, il fut exposé aux ruses des diplomates, il encourut ensuite la défiance des nobles, du clergé, du peuple et enfin il fut en butte à la haine mortelle des méchants qui en voulurent à sa vie. Mais à tous il sut résister avec une âme invincible bien que douce et suave.

Non seulement il ne céda jamais à une chose qui aurait été funeste à la foi ou aux mœurs, mais il n'accepta pas davantage les prétentions contraires à la discipline et onéreuses pour le peuple fidèle, même quand elles venaient d'un monarque très puissant et d'ailleurs catholique. Il se rappelait la parole du Christ: *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu,* et celle des apôtres: *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Ce faisant, il mérita bien non seulement de la cause religieuse

mais encore de la société civile, qui, portant la peine de sa sottise prudence et pour ainsi dire submergée par les tempêtes et les séditions qu'elle avait elle-même excitées, courait à une perte certaine.

La même louange, la même gratitude seront dues aux catholiques de notre temps et à leurs vaillants chefs, les évêques. Ni les uns ni les autres, en effet, ne manquent jamais en aucune façon aux devoirs spéciaux des citoyens, soit qu'il s'agisse de garder la fidélité et le respect aux gouvernants même hostiles quand ils commandent des choses justes, soit qu'il faille désobéir à leurs ordres quand ils sont iniques. Ils sauront se préserver également de la révolte effrontée de ceux qui courent aux séditions et aux tumultes et de la servile abjection de ceux qui accueillent comme des lois sacro-saintes les réglemens manifestement impies des hommes pervers auxquels le nom de liberté sert de prétexte pour bouleverser tout et imposer la tyrannie la plus dure.

CONJURATION CONTRE L'ÉGLISE.

Voilà ce qui arrive à la face du monde et à la pleine lumière de la civilisation moderne dans telle nation spécialement où le pouvoir des ténèbres semble avoir établi son siège principal. Sous cette tyrannique domination sont misérablement foulés aux pieds tous les droits des fils de l'Église. Tout sentiment de générosité, de délicatesse et de foi est éteint dans l'âme des gouvernants. Et c'était par ces vertus que leurs pères se firent si longtemps remarquer et porter en si splendide le titre de chrétiens.

Tant il est évident qu'une fois la haine de Dieu et de l'Église triomphant, on recule en toute chose et on court précipitamment vers la barbarie de l'antique liberté, ou plutôt vers le joug très cruel dont la société fondée par le Christ et l'éducation qu'elle avait introduite avaient seules pu nous délivrer.

Ou encore, comme disait saint Charles, tant c'est une chose certaine et reconnue que nulle autre faute n'offense Dieu plus gravement et ne lui jette une plus grande insulte que le crime d'hérésie. Et d'autre part, rien ne peut comme cette horrible peste causer la ruine des provinces et des royaumes.

Et il faut estimer plus funeste encore la conjuration actuelle qui cherche, comme nous l'avons dit, à arracher les nations chrétiennes du sein de l'Église.

Nos ennemis, en effet quoique très opposés de pensée et de volonté (ce qui est la marque certaine de l'erreur), ne s'accordent qu'en un seul point: dans l'assaut qu'ils donnent obstinément à la vérité et à la justice. Et comme l'une et

l'autre sont gardées et vengées par l'Église c'est l'Église seule qu'ils assaillent en files serrées.

Quoiqu'ils aillent affirmant leur impartialité et se vantent de promouvoir la cause de la paix ils ne font, en vérité, avec leurs paroles douces et leurs projets plus francs que tendre des embûches pour ajouter la raillerie au dommage qu'ils causent, et la trahison à la violence. Le nom chrétien est donc attaqué maintenant avec une nouvelle tactique. Une guerre lui est faite de beaucoup plus dangereuse que les batailles d'autrefois, dans lesquelles Charles Borromée acquit tant de gloire.

Nous suivrons tous son exemple et ses leçons. Nous nous exciterons à combattre vaillamment pour les plus grands intérêts, d'où dépend le salut des individus et de la société, pour la foi et la religion, pour l'inviolabilité du droit public.

Nous combattrons, contraints sans doute par une amère nécessité, mais aussi réconfortés par une suave espérance en la toute-puissance de Dieu qui donnera la victoire à ceux qui combattent dans une si glorieuse bataille.

Cette espérance est fortifiée par la puissance toujours efficace jusqu'à nos jours de l'œuvre de saint Charles, soit pour briser l'orgueil des esprits, soit pour affermir les âmes dans le dessein béni de tout restaurer dans le Christ.

Et maintenant, Vénérables Frères, Nous pouvons conclure par les paroles mêmes par lesquelles Notre prédécesseur Paul V, dont le nom a été plusieurs fois rappelé, terminait la lettre qui décréait pour Charles les honneurs suprêmes:

« Il est donc juste que Nous rendions gloire, honneur et bénédiction à Celui qui vit dans les siècles. Puisse-t-il combler notre frère de toutes ses bénédictions spirituelles, afin qu'il soit saint et immaculé devant lui. Le Seigneur nous l'avait donné comme une étoile brillante dans cette nuit de péchés, au milieu de nos tribulations. Ayons donc recours à la clémence divine Supplions-la par nos prières et par nos œuvres, de permettre que Charles aide par ses mérites et par son exemple cette Église qu'il a si ardemment aimée qu'il l'assiste par son patronage et qu'il nous obtienne en ce temps de colère la réconciliation par le Christ Notre-Seigneur ».

Puisse la bénédiction apostolique que Nous vous accordons avec une vive affection, à vous, Vénérables Frères, au clergé et au peuple de chacun de vous, ajouter à ces vœux et sceller nos communes espérances.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 26^e jour de mai 1910, septième année de Notre Pontificat.

PIUS PP. X.

À LA MÉMOIRE DE D. RUA

Encore tout imprégnés de l'affection qui nous unit et nous unira toujours à la mémoire du premier Successeur de D. Bosco, et de la profonde reconnaissance que nous éprouvons pour tous ceux qui voulurent bien se joindre à nous pour lui rendre hommage, nous voudrions écrire en caractères d'or les noms des promoteurs des différentes et nombreuses démonstrations de religieuse et respectueuse affection manifestées par les Éminents Cardinaux, les Archevêques et Evêques qui eurent l'amabilité de prononcer l'éloge funèbre de notre vénéré défunt, ou d'assister pontificalement au service solennel et même d'accorder des indulgences particulières à ceux qui y prirent part — par les Directeurs Diocésains qui avec des circulaires voulurent bien communiquer directement aux Coopérateurs la triste nouvelle de notre deuil commun, sollicitant leurs suffrages — par tant de chanoines et curés qui du haut de la chaire, surent si bien parler de D. Bosco et de D. Rua — par tant de prêtres qui, ex affectu, de tout leur cœur, appliquèrent le Saint Sacrifice de la Messe pour le regretté défunt — par les revues et journaux qui ont rendu un hommage spontané aux vertus et à l'œuvre de D. Rua — enfin par tous ceux qui exprimèrent leurs regrets pour la disparition de notre vénéré Supérieur Général.

QU'ÉTAIT DOM RUA ?

ui donc, jetant un coup d'œil sur la dernière partie de sa vie, sur les vingt-deux années pendant lesquelles il tint la direction des Œuvres Salésiennes, ne comprend pas la difficulté de retracer son œuvre personnelle? Et cependant nous devons l'essayer (1).

Le Successeur de D. Bosco.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis la mort de D. Bosco que D. Rua obtenait, le 21 février 1888, de S. S. Léon XIII une audience privée.

À peine le grand Pontife l'eut-il aperçu qu'il lui dit: — Dom Rua, vous êtes le *Successeur de Dom Bosco*. Je déplore avec vous la perte que vous avez faite, mais je me réjouis parce que Dom Bosco était un *saint* et que du Ciel il ne manquera pas de vous assister!

Ce salut de Léon XIII synthétise l'œuvre de D. Rua: — il fut le *Successeur de D. Bosco!*

« Chargé de tenir sa place — écrivait-il humblement le 31 janvier 1888, — je ferai de mon mieux pour répondre à l'attente commune. Aidé par le concours et les conseils de mes chers confrères, je suis assuré que la Pieuse Société de S. François de Sales, soutenue par le bras du Seigneur, assistée par la protection de Marie Auxiliatrice, encouragée par la charité des dévoués et si méritants Coopérateurs et des zélées Coopératrices, continuera les œuvres fondées par son vénéré et regretté Fondateur, tout particulièrement pour l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée et pour les missions ».

Et il en fut ainsi; et après Dieu la plus grande louange doit être adressée à D. Rua.

« J'ai vu un miracle — disait un Coopérateur de Nice au mois de février 1890, au moment du séjour de D. Rua en cette ville — j'ai vu un miracle: *D. Bosco ressuscité!*

« Dom Rua n'est pas seulement le successeur de Dom Bosco; il est un autre lui-même; même douceur, même humilité, même simplicité, même grandeur d'âme, la même allégresse qui fait tout sourire autour de lui.

« Tout est miracle dans la vie et les œuvres de D. Bosco, mais cette continuation de lui-même en D. Rua me semble le plus grand de tous les miracles. Quels sont les grands hommes et même les grands saints qui ont pu se donner un successeur semblable à eux-mêmes et les faisant revivre à tous points de vue? »

Son vaste programme.

Et tel il apparut aux yeux de tous.

D. Bosco lui avait dit: « Nous serons toujours associés »; mais D. Rua n'est pas seulement de moitié avec le bon Père, il se donne tout entier, il lui consacre son esprit, son cœur, ses forces; toute sa vie. Il a deux grandes affections: *Dieu* et *D. Bosco* en qui il a reconnu le véritable et fidèle serviteur de Dieu! Et alors son programme est: « *Tout pour D. Bosco et avec D. Bosco!* ».

Il avait reçu de la Divine Providence un tempérament de fer, une intelligence remarquable et tout un faisceau de merveilleuses énergies, grâce auxquelles il aurait pu accomplir bien des choses de sa propre initiative. S'il s'était adonné aux études, il serait devenu un savant dans

(1) Voir les *Bulletins* de Mars, Avril et Mai 1910.

toute la force du terme. car déjà à l'Université Royale de Turin il avait donné des preuves d'une grande facilité à apprendre toutes les langues, y compris l'hébreu, et s'il s'était consacré au ministère pastoral et paroissial ; sa bonté de cœur qui connaissait toutes les délicatesses paternelles, son zèle d'apôtre et cet esprit de suave humilité qui était vraiment le parfum de toutes ses pensées,



Son Eminence le Card. Gruscha, Archevêque de Vienne.

de toutes ses paroles comme de tous ses actes, lui auraient certes, comme on le dit, fait parcourir une rapide et brillante carrière.

Et au lieu de cela, il préfère se sacrifier lui-même à tel point qu'il ne semble plus avoir ni pensées, ni aspirations personnelles, ni même de personnalité ; car après avoir si diligemment copié Dom Bosco, tout pour lui se résume à en poursuivre l'œuvre avec une étonnante fidélité d'imitation et cette génialité d'intentions et

d'observations qu'aurait eues notre grand Apôtre. Et même, s'il excitait à la vertu ces nombreuses bandes d'enfants qui tout heureux l'entouraient, ou s'il assignait à ses confrères leur champ de travail et leur indiquait les moyens les plus propres pour faire le bien, ou encore s'il incitait à la charité ses Coopérateurs, amis et admirateurs, il ne disait jamais : « *Je voudrais, je vous dis, je vous conseille....* », mais toujours et continuellement : « *D. Bosco nous enseignait, Dom Bosco voulait, D. Bosco disait !* ».

« Charité pour les pauvres ».

Sa charité ne connaît pas de bornes, parce que son cœur est quotidiennement en contact avec tous les genres de misères.

Un jour, nous dit-il lui-même, le 1er février 1890 dans la conférence qu'il tenait aux confrères, il eut à assister dans le bref espace d'environ deux heures à quatre scènes des plus douloureuses.

Il était neuf heures du matin et il venait à peine de terminer la Sainte Messe quand se présente dans la sacristie de Marie Auxiliatrice une femme avec quatre petits enfants malpropres et déguenillés ; l'aîné pouvait avoir dix ans. La pauvre s'agenouillant à ses pieds lui raconte comment l'influenza l'avait rendue veuve et plongée dans la plus effroyable misère avec ses cinq enfants, et les larmes aux yeux, elle le supplie de lui venir en aide en prenant quelqu'un de ses fils dans un de ses Oratoires.

Ayant fini son action de grâces, il était à peine rentré dans sa chambre que se présente un homme pouvant avoir trente cinq ans, et qui lui demande le même service. Son frère, affirme-t-il, est

mort et a laissé dans la misère son épouse avec deux fils. Bien qu'il eut déjà une nombreuse famille, il acceptait, au prix de quelque sacrifice que ce soit, de recueillir près de soi la veuve avec un enfant, mais il ne pouvait absolument pas prendre l'aîné ; il sollicite donc de D. Rua de vouloir bien accepter ce dernier dans une de ses Maisons Salésiennes.

Le brave homme n'est pas encore au bas de l'escalier qu'une troisième personne est intro-

duite près de D. Rua. C'est un jeune homme de vingt-deux ans, demeuré orphelin avec un frère de quatorze ans, et il vient le recommander pour que le bon Père pourvoie à lui faire apprendre un métier.

Voici le quatrième. C'est encore un jeune homme d'environ dix-huit ans, mais à l'air minable par suite de privations de toutes sortes. Il demande du pain et du travail.

« Et que fera D. Rua, ajoutait-il ? » que faire ? Peut-il les renvoyer sans aucune consolation ? Son cœur ne peut que s'ouvrir largement devant de telles misères. Il sait que la Divine Providence, bien qu'elle se soit quelquefois faite attendre dans de plus grandes aventures, ne l'a jamais abandonné !... Et voilà pourquoi il agrandit les Oratoires déjà existants, il en édifie d'autres et il tend la main aux Coopérateurs et Coopératrices et il sollicite leur charité. Oui, il quête pour ses petits pauvres et il dit : — Bien chers Coopérateurs, plusieurs milliers de pauvres enfants vous demandent l'aumône par notre entremise. Ce sont des orphelins, des malheureux ; oh ! venez à leur secours. L'aumône que vous ferez vous obtiendra le pardon de vos fautes, fera prospérer vos affaires matérielles et vous assurera un poste glorieux dans la bienheureuse éternité ».

Œuvres accomplies.

Qu'a-t-il fait ?

À la mort de D. Bosco la Pieuse Société Salésienne comptait 64 Maisons disséminées dans l'Italie, la France, l'Espagne et par delà l'Océan, dans l'Argentine, l'Uruguay, le Chili et le Brésil. Les Missions parmi les peuplades sauvages étaient limitées à la Patagonie et à la Terre de Feu.

Durant ses vingt-deux années de gouvernement D. Rua porta au chiffre de 341 les diverses fondations salésiennes, les multipliant dans les États déjà indiqués ci-dessus, et les étendant en 1889 dans le Canton du Tessin ; en 1890 dans la Colombie ; en 1891 dans la Belgique, l'Algérie et la Palestine ; en 1892 au Mexique ; en 1894 dans le Portugal, au Vénézuëla et dans le Pérou ; en 1895, en Autriche, Tunisie et Bolivie ; en 1896, en Égypte, au Cap de Bonne Espérance, dans le Paraguay et dans l'Amérique du Nord ; en 1897, dans la République de San Salvador ; en 1898, aux Antilles ; en 1903, en Turquie ; en 1906, aux Indes Anglaises et dans la Chine ; en 1907 et 1908, à Mozambique, dans la République de Costa-Rica et celles de Panama et de Honduras.

Aux Missions de la Patagonie qui sous son habile administration eurent un merveilleux développement, acquérant définitivement ces immenses zones à la religion et à la civilisation, nous devons ajouter celles des Jivaros de Mendez

et Gualaquiza dans l'Équateur, et celle des Bororós dans l'État du Matto-Grosso (Brésil) qui possède déjà de florissantes Colonies et qui à l'Exposition de 1908 sut conquérir les plus magnifiques diplômes.

Comment il réussit ?

Ce résultat d'une telle et si prodigieuse expansion est à inscrire non seulement au caractère imprimé par Dom Bosco à l'Œuvre Salésienne pour ce qui regarde les nécessités des lieux et de notre époque, mais aussi aux belles et rares vertus de son digne Successeur.

Nous ne parlerons pas ici de sa grande foi avec laquelle il marchait serein et constamment tranquille au milieu des plus grandes difficultés et des plus atroces contradictions. L'histoire un jour le dira ! Mais nous ne pouvons pas taire l'activité plus unique que rare de sa douce excitation vers le bien qu'inspirait à tous sa présence, de l'éclat resplendissant de ses exemples et de la tendresse de son cœur de père.

Son activité.

Le matin, à 4 h. 30 en été, à 5 h. en hiver, il était invariablement sur pieds. Il assistait à la méditation en commun, puis retournait dans sa chambre où il travaillait sans nul repos jusqu'à huit heures. À 8 h. 15, il célébrait le S. Sacrifice, prenait un très léger déjeuner et immédiatement rentrait chez lui où jusqu'à midi il donnait audience.

C'étaient des amis, des bienfaiteurs, des Coopérateurs et Coopératrices dévoués, mais aussi de braves ouvriers, de bonnes femmes du peuple qui, tous, désiraient une bénédiction, une parole d'encouragement, de réconfort, un conseil.

Vers deux heures il retournait au travail, s'enfermant dans sa cellule jusqu'à 7 h., ou dans la ville près de telle ou telle famille où sa visite était toujours un régal, et jamais il n'y avait perte de temps, car, on le savait, après les salutations d'usage, il se retirait dans une chambre, et là tout seul, il extrayait de ses poches sa volumineuse correspondance, la lisait, l'annotait et écrivait jusqu'au soir. En prenant congé de ses aimables hôtes, il avait toujours une délicate et pieuse parole de reconnaissance et d'au revoir, et alors il revenait en toute hâte à l'Oratoire où il s'entretenait avec quelque membre du Chapitre Supérieur ou quelque secrétaire jusqu'au moment du souper. Et cette admirable ténacité au travail ne semblait pas lui suffire car aussitôt après les deux repas, on le voyait sous les portiques, marchant causant avec quelque confrère qui avait à s'entretenir avec lui de choses importantes. Encore en ces quelques instants

l'on ne peut pas dire qu'il perdît une seule minute.

Et le soir, après avoir récité le chapelet, tout en faisant quelques pas sous les portiques de l'Oratoire, il remontait dans sa chambrette où il travaillait régulièrement jusque vers onze heures! Nous ne voulons pas parler des nuits blanches, mais que de fois le peu moelleux canapé-divan qui servait de lit ne sentit pas le poids de son corps!

Les voyages.

Et cette activité ne le retenait pas entre les murs étroits de son humble cellule vers laquelle se dirigeaient tant de personnes et d'où partaient pour l'univers entier tant de recommandations efficaces pour accomplir le bien; mais presque tous les ans D. Rua entreprenait de très longs voyages tant pour encourager ses fils que pour solliciter des secours, mais surtout et toujours pour trouver de nouveaux moyens de répandre les idées et l'esprit de D. Bosco.

Ces grandes tournées ne furent pas seulement consacrées à l'Italie. En 1890, il parcourut l'Espagne, la France, la Belgique, l'Angleterre; en 1891, la France et la Suisse; en 1894, l'Allemagne, la Belgique et la Hollande; en 1895, la Palestine; en 1899, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Algérie; en 1900, la Sicile et la Tunisie; en 1904, la Pologne, la Suisse et la Belgique; en 1906, l'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal et Malte. Enfin en 1908, il entreprend cet immense voyage à travers l'Autriche, la Turquie, la Palestine et l'Égypte. Nous ne comptons pas ses courses répétées à travers l'Italie qui se termineront en 1908 par son dernier pèlerinage à Rome et la Consécration de l'Église du Testaccio qu'il avait voulu ériger et offrir à Pie X, comme hommage de son Jubilé Pontifical.

Tout voyage était un véritable triomphe par suite de l'enthousiasme qu'il suscitait de la part de ceux qui l'accueillaient, l'entouraient et l'entendaient, mais c'était aussi une série ininterrompue d'énormes fatigues — prédications, conférences, discours, audiences, visites — qui auraient fatigué le zèle le plus enflammé et abattu le tempérament le plus résistant.

« Dans toute maison — lisons-nous sur une lettre d'un confrère qui l'accompagnait en 1899, — D. Rua est reçu avec les transports de la plus vive affection, je dirais même, avec la plus grande dévotion, non seulement des confrères et des élèves, mais encore des habitants de la ville et surtout de nos chers Coopérateurs. A Sarriá, S. Vincent, Bejar, le Clergé, la Municipalité et la population sont venus à sa rencontre. Les Évêques de Santander et de Salamanque, les RR. PP. Carmélites d'Alba de Tormes, les RR. PP.

Jésuites de Bilbao et de Salamanque, ont tenu à lui manifester leurs sentiments de religieuse estime et de profonde vénération. Et puis, quelle affluence de personnes qui se hâtent de venir lui demander des conseils, de journalistes qui désirent l'interroger, de malades et infirmes qui sollicitent une bénédiction. Il y en aurait trop à dire. Les faits de D. Bosco se répètent jusque y compris de voir *taillés le manteau et la soutane* du pauvre D. Rua! »

L'homme de Dieu.

Certes sa douce physionomie restera gravée dans b'ei des regards « comme un signe de l'invisible, comme une raison bien sentie de croire ». Au premier abord — écrivait une dévouée Coopératrice de Florence — le regard se portait sur lui comme hésitant et pour ainsi dire mécontent, car aucune qualité ne le distinguait extérieurement, hormis cette maigre, cette apparente caducité d'un corps réduit. Si, sans le connaître, on l'avait rencontré dans la rue, beaucoup auraient éprouvé la compassion de celui qui se sent fort et se croit heureux, et auraient dit: *Pauvre homme*, et l'auraient tout en le plaignant, laissé passer son chemin.

« Mais pour ceux qui pouvant l'aborder, lui parlaient, il n'en était pas ainsi. Nous n'étions pas habituées à son langage. Sa simplicité trompait notre curiosité, en ne faisant pas attention à sa modestie qui aurait peut-être pu nous suggestionner, nous nous contentions tout d'abord d'écouter avec une certaine curiosité intellectuelle ses paroles toujours pleines de charité et de la plus grande foi. Et cependant le sentiment, la sensation de cette foi que je dirais presque naturelle et positive, insinuaient peu à peu dans nos cœurs un sentiment nouveau de réalité, la tranquillité de l'évidence, et avant même que nous ne nous en soyons aperçues, l'attention chez nous toutes était devenue de la vénération. Nous étions surprises de l'indifférence avec laquelle nous avions reçu cet homme et nous nous repentions vivement de notre premier et faux jugement. Ce que nos yeux n'avaient pas vu, notre âme l'avait tout d'un coup reconnu, heureuse de l'aubaine qui lui parvenait, et fixant attentivement, écoutait ce prêtre, nous nous disions, toutes: « *Cet homme est un homme de Dieu!* »

Cœur de père.

« *Il était l'homme de Dieu et tout en Dieu.* » C'était la vérité, et plus que tous les autres, car ils le connaissaient mieux, ses fils se complaisaient à le répéter, entourant leur Père d'une affection grande et du respect le plus profond. Mais aussi comme il nous aimait!

« Notre bien cher D. Bosco — écrivait-il en toute humilité — avait demandé au jour de son ordination sacerdotale l'efficacité de sa parole, et son apostolat si fructueux a prouvé que le Seigneur l'avait exaucé. Pour moi, son indigne Successeur, je sais que je n'ai pas mérité une telle et si belle grâce, mais je vous supplie, mes fils bien aimés, de me l'obtenir, tant par vos prières qu'en gravant dans votre mémoire et en mettant en pratique les recommandations que je vous donne de temps en temps soit par écrit, soit de vive voix ».

Et ces recommandations étaient celles de Dom Bosco toujours imprégnées de la charité la plus paternelle.

Il écrivait dans une lettre adressée en avril 1888 aux Salésiens de Buenos-Ayres: — La grande charité qui remplissait le cœur de notre cher D. Bosco, de sainte et vive mémoire, ravive par l'exemple et la parole l'étincelle d'amour que le Seigneur avait placée dans le mien et je me croirais électrisé par son amour, si en lui succédant je ne pouvais pas hériter des grandes vertus de notre saint Fondateur, de son amour pour ses fils spirituels. Oh! cela, oui, je sens que le Seigneur me l'accorde! Tous les jours, à tous les instants de la journée, je me consacre à vous, et ce n'est que justice, puisqu'il a plu à Dieu de vous confier à ma sollicitude paternelle. Fût c'est pour cela que je prie pour vous, que je pense à vous, que j'agis avec vous comme une mère pour son enfant. Je ne vous demande pour ma récompense qu'une seule chose: devenez des saints et de grands saints ».

Comment pouvait-on être indifférents à un pareil langage?

La prédication de l'exemple.

A l'attrayante douceur de ses paroles, le bon Père unissait la beauté de ses exemples. Qu'il nous suffise de citer son amour pour la sainte pauvreté:

« En lisant l'histoire de notre Pieuse Société, nous disait-il, nous devons nous écrier: *Digitus Dei est hic*. Dans tout événement heureux, comme malheureux, nous rencontrons à tout instant la main de la Providence qui guidait Dom Bosco et qui dirige encore aujourd'hui ses fils, et qui avec une tendresse toute maternelle pourvoit à tous nos besoins ».

Ma's il ajoutait:

« Si d'un côté cela doit nous inspirer une immense confiance que l'assistance divine ne v'endra jamais à nous manquer, d'autre part nous devons bien réfléchir sur l'usage que nous faisons de ces moyens que la Providence met entre nos mains. N'oublions pas que D. Bosco nous a

promis sa protection du haut du ciel, tant que la *pauvreté* sera en honneur parmi nous! ».

Et ce n'étaient pas seulement de vaines paroles; tout le monde disait de lui ce qui a été écrit de D. Bosco :

« Sa soutane sera toujours pauvre, comme pauvre sera sa chambre » et malgré tout, il peuplera la terre de centaines et de milliers d'églises et d'établissements admirés de tous. Il se reconnaîtra et sera content d'être l'instrument de la Providence — mais il ne demandera rien, ne voudra rien pour lui — la dernière place, la plus mauvaise soutane, le dernier morceau de pain lui suffiront! ».

Un certain jour qu'il gravissait de son pas rapide la colline de Valsalice, lisant comme de coutume, quand il marchait ou voyageait seul, une partie de sa volumineuse correspondance, fixant pendant un instant les yeux à terre, il aperçoit à un coin de la route un morceau de pain tout couvert de poussière. Que fait-il? Il se penche, le recueille, et se croyant bien seul, il secoue la poussière et mange le pain, nous pourrions dire avec dévotion, tout en continuant sa route.

Un monsieur qui, sans avoir été aperçu, arrivait pour ainsi dire près de lui, ayant vu ce fait, ralentit le pas, craignant d'offenser en le découvrant le prêtre si humble et si mortifié, mais cependant curieux de savoir qui il était, il le suit du regard, et l'ayant vu entrer dans notre établissement des Missions de Valsalice, il se presse et sonne, lui aussi, à la porte pour demander gentiment au portier quel était l'ecclésiastique qui venait de pénétrer dans la maison.

Le monsieur resta tout étonné en apprenant que c'était D. Rua, le Successeur de D. Bosco, le Père de tant de milliers d'orphelins.... et il en conçut une si grande estime, bien qu'il ne l'eut jamais vu auparavant, qu'il devint un insigne bienfaiteur.

Fleurs et épines.

C'est avec de telles manières et une telle conduite de vie que D. Rua parvint à étendre aussi la vénération du nom de D. Bosco dans toute la terre.

Les Souverains Pontifes et les plus illustres Pasteurs de l'Église tinrent à honneur de lui témoigner de toutes manières leur bienveillance. Est-il nécessaire d'évoquer les échos des Congrès Salésiens tenus à Bologne, Buénos-Ayres, Turin, Lima, Milan et Santiago du Chili? Faut-il rappeler le Bref « *Societatis vestrae* » du 19 septembre 1892, par lequel Léon XIII lui manifestait son extrême plaisir pour le développement et les fruits produits par les Œuvres de D. Bosco? Qu'on relise

la magnifique lettre « *Si consentanea meritis* » du 18 août 1904, dans laquelle N. T. S. P. Pie X, glorieusement régnant, faisait des vœux pour que « *partout l'on vive de l'esprit du Fondateur des Salésiens ou que l'on s'inspire de cet esprit et de cet amour de Dieu et du prochain!* ».

Que de doux et suaves encouragements pour le cœur de l'incomparable élève de D. Bosco furent également les fêtes solennelles au cours desquelles en 1891, on célébrait le premier cinquantenaire de la fondation de l'Œuvre Salésienne, et en 1898, le dixième anniversaire de la mort de D. Bosco, sans parler du spectacle incomparable et triomphal du Couronnement de Marie Auxiliatrice en 1903, et de l'Introduction de la Cause de Béatification de D. Bosco, en 1907.

Ce lui fut encore une grande satisfaction d'avoir pu, en 1905, accueillir dans les différents établissements salésiens plus de cent petits Calabrais que le tremblement de terre avait rendus orphelins, et d'avoir également ouvert les portes de diverses maisons à tant d'autres enfants à la suite du terrible désastre de Messine en 1908.

Certes il reçut des témoignages éloquentes de l'admiration et de la reconnaissance de tout le monde civilisé. Laisant de côté des faits strictement personnels (comme celui de Malte qui voulut en 1900 donner son nom à une de ses rues, et celui de Castelnuovo d'Asti qui, à l'occasion du cinquantenaire de sa prise de soutane le proclama son citoyen honoraire), disons combien lui étaient agréables les instances répétées de villes, de ministres d'État, et de nations entières, qui réclamaient l'ouverture de nouvelles maisons salésiennes. Et les splendides témoignages à propos des grands succès obtenus par l'Œuvre de D. Bosco en une centaine de concours, par exemple à l'Exposition internationale et d'art sacré à Turin, en 1898, où lui fut adjugé le prix proposé pour « *l'Institution chrétienne qui pourvoit le mieux au besoin des classes ouvrières* » et à l'Exposition également internationale de Milan, en 1906, où l'Œuvre remportait le Grand Prix avec la médaille d'or.

Et cependant au milieu de tant d'actes inouis de vertu, de charité et d'abnégation, il y eut des épines, et la plus douloureuse à son cœur fut celle qui l'atteignit, au mois de juin 1907, précisément quelques jours après l'introduction de la Cause de Béatification de D. Bosco, dont le décret fut baisé par notre vénéré Père avec bien des larmes de joie. On se rappelle la boue que l'on jeta avec des intentions bien précises contre un établissement salésien! Nous n'avons rien à ajouter, ou plutôt laissons la parole à Dom Rua lui-même:

« Vous ne pouvez vous imaginer, écrivait-il, quelque temps après, aux Coopérateurs, le mal

qu'ont produit de telles calomnies, même à l'extérieur. Quand je me rappelle l'accueil vraiment sympathique que nous décrivaient les lettres de nos Missionnaires, fait à leur arrivée dans les différentes missions et à leur travail, je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant que là-bas, tout là-bas, sera parvenu l'écho des voix calomniatrices et que peut-être la voix de la vérité et de la réparation n'y sera pas entendue ».

Nous ne croyons nullement exagérer que la douleur qu'il ressentit en ces tristes circonstances fut de nature à hâter sa mort!

Un pieux souvenir.

Nous n'osons pas dire que ce fut pour se débarrasser de cette atroce épine qu'il entreprit, en 1908, avec cette piété et cette dévotion que nous lui connaissons, le pèlerinage de Terre Sainte, tout en accomplissant les visites de nos Maisons Salésiennes.

Contrairement à ses us et coutumes de tant d'années, il voulut cette fois s'arrêter un peu partout, visiter les différents sanctuaires et y prier tout à son aise. Malgré son état déjà bien affaibli, après avoir dans l'Orphelinat de Béthléem accompli toutes les cérémonies si belles, si touchantes de la Semaine Sainte, il se rendait tous les jours à Jérusalem pour y assister dans l'église du S. Sépulcre aux fonctions qui y avaient lieu, et le Vendredi Saint, il tint encore à s'unir au groupe nombreux des fidèles qui sous la direction d'un Père Franciscain, accomplit tous les ans, le pieux exercice du *Chemin de la Croix* à travers les rues de la ville, retraçant de cette manière et autant qu'il est possible la même voie douloureuse que parcourut notre divin Rédempteur.

Nous connaissons la piété de notre bon Père, sa foi, son ardente dévotion, et il nous suffisait de l'avoir vu recueilli en prière dans notre Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, mais quand par les lettres du cher confrère qui l'accompagnait en Terre Sainte, nous apprîmes les édifiants exemples qu'il avait donné, malgré son âge et les difficultés du voyage, voulant prier en tout endroit rappelant un souvenir du Seigneur, ayant écouté ou plutôt lu avidement sur les lèvres des chers religieux franciscains les pieux et doux souvenirs qu'ils lui donnaient sur Celui qui avait passé par là, suivi par les Apôtres et la foule. le voyant ainsi accaparé par la pensée du Rédempteur en ces lieux tout imprégnés de son passage, nous ne pouvions pas nous empêcher d'avoir un sombre pressentiment:

« Dom Rua se prépare à la mort! ».

La mort.

Ce pressentiment que nous avions se fit encore plus vif à la fin de la même année, quand, souf-

frant de varices, il voulut cependant se rendre à Rome et de là descendre à Naples et à Caserte pour arriver à Lorette dont le Sanctuaire lui était si cher. Je ne parle pas de l'établissement salésien où il savait trouver un de ses fils de prédilection.

Cette dernière dépense de piété (qu'on me permette ce mot) qui jusque là bien que très profonde en lui, ne s'était pas manifestée aussi ostensiblement que sa bonté paternelle qui se témoignait de plus en plus et de jour en jour, fut remarquée par beaucoup, et elle laissa à tous, une grande impression.

Et toutefois, nous avions l'espérance qu'il célébrerait sa *Messe d'Or*. L'an dernier, précisément le 29 juin, c'est-à-dire, le premier jour de l'année de son Jubilé Sacerdotal, tandis qu'il se trouvait au réfectoire avec tous les autres membres du Chapitre Supérieur et tous les enfants de l'Oratoire (860), nul n'aurait pensé qu'il ne serait pas arrivé à la date que tous nous rêvions et désirions, tant étaient grandes sa vertu et sa délicatesse paternelle pour dissimuler ses atroces souffrances.

« *Ma main commence à se mettre en grève!* » disait-il en plaisantant à deux dames qui l'avaient prié de mettre sa signature au bas d'une image. C'était quelques jours avant qu'il ne soit obligé de garder le lit, par ordre des médecins. *La main se met en grève, me refuse tout service!* Mais cependant plaçant le pouce de la main gauche toute tremblante sur la main droite un peu appuyée, il put encore tout en souriant signer les images et voir partir satisfaites ces deux insignes bienfaitrices des Œuvres Salésiennes.

Mais voici le moment où tout espoir de garder le bon Père n'est plus permis, et le 6 avril, le Seigneur l'appelle près de lui, près de Marie Auxiliatrice et de D. Bosco.

Tous ont pleuré sa mort comme ils avaient pleuré celle de D. Bosco qui lui avait dit:

Dom Bosco et Dom Rua seront toujours de moitié! Et ils sont encore ensemble dans le caveau de Valsalice!



Bibliographie.

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

ÉTUDES — 5 avril 1910: Le Gouvernement de l'Église et les idées modernes, *Gustave Neyron* — Le « Message » de Robert Browning, *Xavier Moisant* — M. Achille Luchaire et son dernier ouvrage: *Innocent III*. — À propos d'un anniversaire, *Marc Dubruel* — L'Aviation, fin, *Pierre de Vréville* — Bulletin d'ancienne littérature chrétienne, *Adhémar d'Alès* — Bulletin de l'histoire du Moyen-Age, *Au-*

guste Décisier — Chronique du mouvement religieux, *Yves de la Brière* — Revue des livres.

ÉTUDES — 20 avril 1910: De l'utilisation de l'archéologie dans l'architecture religieuse moderne, *M. Sainte-Marie Perrin* — Kepler et l'intolérance protestante, *J. Berchois* — Le Musée océanographique de Monaco, *Joseph Guillermin* — Cambo et Chanteclair, *Pierre Lhande* — M. Achille Luchaire et son dernier ouvrage: *Innocent III*, *Marc Dubruel*, Lettres inédites de Lamennais à Ventura (1827-1829), *Paul Dudon* — Questions de psychologie religieuse, *Lucien Roure* — Revue des livres — Éphémérides du mois de mars 1910.

ÉTUDES — 5 mai 1910: Un rêve de Sonis. — À l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, *Georges Longhaye* — Pour la connaissance du Christ, *Adhémar d'Alès* — Un nouvel académicien: M. Eugène Brioux, *Benoit Emonet* — Choses d'Australie, *Thomas O'Mara* — Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc, *Louis des Prandes* — Les liens invisibles, *Charles de la Porte* — Bulletin de Théologie dogmatique, *Xavier Le Bachelet* — Chronique du mouvement religieux, *Yves de la Brière* — L'enseignement catholique dans la France contemporaine, *Léonce de Grandmaison* — Revue des livres.

ÉTUDES — 20 mai 1910: La question Syndicaliste, *Gustave de Lamarzelle* — L'Église et l'enfant, *Jules Grivet* — La seconde vie d'un sultan du Maroc, *E. Lebesson* — Ames d'enfants, *Lucien Roure* — Les lettres de Léon Silvy, *Pierre Suau* — Bulletin de théologie dogmatique, *X. Le Bachelet* — Bulletin d'histoire byzantine, *G. de Jerphanion* — À travers les revues françaises, *Yves de la Brière* — Revue des livres — Éphémérides du mois d'avril 1910.



TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENGE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où il assisteront à la conférence mensuelle,

Du 1^{er} juillet au 1^{er} août:

- 2 juillet, Visitation de la T. S. Vierge.
- 3 juillet, Fête du Précieux Sang de N. S.
- 16 juillet, Fête de N. D. du Mont Carmel.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.





Du Sud Africain.

L'Etablissement Salésien de Capetown.

II.

Le présent.

(Lettre de D. Enéas Tozzi).

Capetown, 2 janvier 1910.

Très vénéré D. Rua,

Dans le tapage du mouvement commercial et industriel qui agite la ville, nombreuses et bien variées sont les phases de vie et d'action tranquilles, qui échappent à la considération du public trop affairé. Le passager ou voyageur qui remonte du port par la rue *Buitenkant St.* fera peut-être attention à l'écriteau « Institut Salésien » placé sur la façade d'une vieille maison sur la gauche, mais ici, à Capetown, comme bien ailleurs, beaucoup ne savent pas dire ce que c'est qu'un Institut Salésien qu'après en avoir franchi le seuil et avoir vu de leurs yeux un spectacle nouveau de vie et de charité.

Des membres du Parlement, du Sénat et du Gouvernement ont honoré de leur présence les humbles locaux et les jardins loués où jusqu'ici se déroule l'Œuvre Salésienne qui comprend bien une centaine de personnes; et tous, satisfaits, pleins d'admiration, ont loué cette institution éminemment utile, lui souhaitant un ample développement pour le plus grand avantage des enfants du peuple.

Nous y avons des écoles professionnelles pour typographes, relieurs, ébénistes, tailleurs et cordonniers; ces enfants, tout en apprenant leur métier, suivent les cours élémentaires, obtenant leur diplôme après la classe de septième. Les ateliers aussi bien que les classes, sont approuvés par le Gouvernement qui, par le moyen de l'Inspecteur Scolaire, préside aux différents examens.

Les jeunes gens qui sont parvenus à la qua-

trième classe élémentaire sont tenus à l'école durant cinq heures par jour, et pendant trois autres heures, apprennent les rudiments de leur métier, s'habituant ainsi tout à la douce au travail. Arrivés à la fin de la 4^{ème}, les élèves ont trois heures de classe, une le matin consacrée invariablement à l'arithmétique et comptabilité, et deux autres le soir, partagées entre diverses matières, telles que l'anglais, la géographie, le dessin et le chant. Durant les autres heures ils s'appliquent à la connaissance théorique de leur métier.

Nos typographes compositeurs et imprimeurs sont constamment occupés; le style de leur travail a un caractère plus pratique, mais cependant moins artistique et varié que celui qu'on recherche généralement en Italie et en France.

Parmi les travaux qu'ils ont eu en main, je dois citer le *Guide des Catholiques dans le Sud de l'Afrique*, édité et publié par notre Maison en janvier. Il donne des indications et des renseignements historiques sur les diverses Missions, les adresses des prêtres, des communautés et des écoles religieuses, le temps et l'heure des cérémonies sacrées, etc., etc.; dans une chronique il enregistre les faits les plus importants en même temps que par de belles illustrations il reproduit le développement des principales œuvres catholiques. Le tableau synoptique pour 1910 établit un contraste bien consolant entre l'Église actuelle du Sud Africain et ce qu'elle était, il y a soixante ans. Alors, du *Cap* au *Zambèse*, il n'y avait qu'un seul évêque aidé de deux prêtres; et maintenant nous y trouvons sept évêques et un Vicaire Apostolique avec 286 prêtres, 2022 religieux, qui administrent 298 églises ou chapelles et dirigent 300 écoles.

Une autre publication périodique de notre typographie, c'est le *Catholic Magazine*, c'est-à-dire, une revue mensuelle catholique pour le Sud Africain, qui a déjà vingt ans d'existence. L'historien y trouvera de précieux documents pour retracer le mouvement catholique de ces pays, depuis les premiers courageux navigateurs portugais qui dressèrent la croix sur tous les points où ils débarquèrent, jusqu'à la prise de possession définitive des Anglais qui ont laissé pleine et entière liberté au Missionnaire pour poursuivre son œuvre de charité et de dévouement.

Vous rappellerai-je qu'un ancien élève de l'Oratoire de Turin, Mgr Strobino fut, de 1891 à 1896, Évêque du Vicariat Oriental. Le zélé Prêlat, orateur de mérite, mourut, victime de son zèle, à la suite d'une maladie qu'il avait contractée en traversant un fleuve en pleine crue pour porter le secours de la religion à des fidèles privés depuis trop longtemps de la présence d'un prêtre.

Nos petits relieurs qui se vantent d'avoir dans des bibliothèques privées et gouvernementales un grand nombre de volumes reliés par eux, ont obtenu une distinction spéciale à la dernière exposition internationale du Cap.

Quant aux ébénistes-menuisiers, ils se sont fait un bon renom. Il y a quelques années (1905), ils obtinrent le second prix offert par le Gouvernement dans un concours pour meubles, et tout récemment, en 1909, à l'occasion d'une exposition de travaux en bois exécutés par différentes écoles, la Gazette de l'Instruction Publique louait en premier lieu le travail de nos élèves. Faut-il ajouter qu'ils me sont venus en aide d'une manière toute particulière? Un jour, leur Chef ou maître me vient prévenir qu'il avait à sortir pour prendre des mesures et faire quelques acquisitions; je m'occupais à ce moment à écrire une lettre des plus pressées. Comme je n'avais sous la main aucun assistant disponible, je l'autorise à faire ses courses, lui disant qu'à peine ma lettre terminée, je descendrais moi-même à l'atelier.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés quand un enfant pénètre précipitamment dans ma chambre et me dit que le Docteur Muir, Surintendant Général de l'Instruction Publique dans la Colonie, étant entré par la barrière par laquelle passent les voitures et charrettes, se trouvait en ce moment dans l'atelier des menuisiers. C'était la première fois que le haut fonctionnaire se rendait à l'Institut. Je descends immédiatement, je lui souhaite la bienvenue et je lui explique tout de suite l'absence du maître.

— Oh! c'est cela qui m'a précisément causé la plus agréable surprise, me répondit-il en souriant, parce que j'ai trouvé tous ces enfants ap-

pliqués à leur travail et gardant le plus parfait silence!... Et le Gouvernement, ajouta-t-il, vous donne-t-il quelque subside pour apprendre leur métiers aux menuisiers?

— Nous n'avons pas encore eu le plaisir de recevoir un tel secours qui nous serait pourtant de la plus grande utilité, lui répondis-je!

— Eh bien, je vous enverrai demain l'avis officiel de cette subvention.



S. G. Mgr. F. S. Nagl, Coadjuteur de l'Archevêque de Vienne.

Je ne trouvais pas de paroles capables d'exprimer mes remerciements et je profitai de l'occasion pour louer et encourager nos chers apprentis.

Les petits tailleurs, eux aussi, apprennent leur métier avec amour et travaillent avec goût. S'ils ne peuvent pas se féliciter d'avoir, comme leurs camarades les menuisiers, travaillé pour la maison du Gouverneur, du moins ils se rappellent qu'à deux reprises ils ont servi le duc de

Norfolk, quand il visita la Colonie durant la dernière guerre.

Nous avons aussi une quinzaine de cordonniers dont les travaux se recommandent par le fini et la solidité. A la dernière Exposition Internationale, ils obtinrent la médaille d'or, et un de leurs travaux les plus admirés fut une paire de souliers dont chacun n'était composé que d'un seul morceau de cuir.

Ce sont là les sections de cet Établissement qui est une véritable bénédiction pour un grand nombre d'orphelins. Pour le moment ainsi que je vous l'ai déjà dit, nous louons trois vieilles maisons, mais maintenant et avec votre consentement, bien vénéré Père, nous jetons les fondations d'un ample construction qui s'élèvera sur le terrain que le Gouvernement nous a concédé.

Hélas! le pays est peuplé pour la plus grande partie de protestants, et nos bienfaiteurs qui ne sont ni nombreux ni bien riches, bien que de cœur ils nous veuillent beaucoup de bien, peuvent à peine nous aider à tenir sur pieds l'institution. Aussi ai-je pensé à présenter et à recommander par votre entremise à tous les charitables Coopérateurs l'Œuvre qu'il est absolument besoin de maintenir et de développer dans cette extrême partie du Sud Africain.

Veuillez, vénéré Père, accepter nos vœux les plus filialement sincères pour cette nouvelle année; daignez nous bénir et croyez-moi
Votre très humble et très dévoué Fils en N. S.

D. ENÉAS TOZZI.
Prêtre salésien.



MOZAMBIQUE



La Mission de Moscellia. Quatre baptêmes.

(Lettre de D. Barilari).

Très vénéré D. Rua,

Tandis que notre bon Inspecteur D. Cogliolo nous faisait sa visite si attendue et qu'il vous communiquait de nos nouvelles, j'ai cru pouvoir, pendant quelques mois, me dispenser de vous envoyer une relation sur nos œuvres. Ne croyez pas, bon Père, que je n'aie pas pensé ni désiré vous en écrire, mais tant que nous serons si peu nombreux dans un champ aussi vaste, nous ne pourrions pas parvenir à satisfaire

tout le monde. Laissez-moi aussi vous dire très respectueusement que lorsque nous lisons dans le *Bulletin* les relations des nombreuses expéditions annuelles de nouveaux missionnaires pour l'Amérique et autres régions, nous sentons un certain sentiment de jalousie et nous prions avec plus de ferveur le Maître de la moisson afin qu'il nous envoie encore des ouvriers pour sa vigne.

Et précisément, nous avons célébré avec la plus grande solennité possible, la fête de notre bienheureux patron. Elle fut précédée d'un triduum de sermons sur les vertus du Saint. Le 30 janvier avait été fixé pour la grande solennité.

A sept heures se célébrait la messe de communauté avec communion générale, puis survenait à 9 h. 1/2 la grand'messe au cours de laquelle Dom Recalcati faisait avec son éloquence habituelle le panégyrique du saint. La fête fut rendue plus solennelle par le baptême de quatre petits noirs. Je suis certain que S. François de Sales, le grand apôtre du Chablais, aura, en cet instant, souri du haut du Ciel, en contemplant ce spectacle. Que le Seigneur permette que ces chers enfants persévèrent dans la foi et se conservent dans l'innocence baptismale jusqu'au jour de leur mort.

Il n'y a que quelques mois qu'a été ouverte la Mission de *Moscellia* sur les rives du *Monapo* et nous avons à remercier le Seigneur des fruits prodigieux qui se sont opérés en si peu de temps.

Déjà sont construites les *palhotas* ou baraques, et nous avons pu cultiver un assez vaste terrain, partie à l'européenne, partie aux plantations indigènes, de manière à fournir de la nourriture aux chers noirs qui voudront bien venir à la Mission, car, laissez-moi vous le dire, ici plus que partout ailleurs, la foi souvent entre par la bouche.

Très vénéré D. Rua, voici que s'approche enfin l'heureux et désiré jour de votre Jubilé Sacerdotal. Permettez à vos fils, aux enfants et aux Coopérateurs de l'Afrique Orientale de s'unir d'esprit et de cœur à la fête du Père commun et de faire écho au cœur universel de souhaits et de vœux pour votre précieuse santé et votre conservation près de nous tous. Veuillez, bien-aimé Père, vous rappeler de nous au saint autel.

Votre très dévoué fils en N. S.

D. JEAN BARILARI,
Missionnaire Salésien.



Grâces et Faveurs

Je vous envoie ci-joint la somme de cinquante francs que j'avais promise à votre Œuvre si j'obtenais une grâce bien pressante que le bon Dieu a bien voulu m'accorder en effet. Je vous prie de publier cette faveur dans votre *Bulletin* et en même temps de faire prier pour l'âme de mon cher mari décédé, il y a quelques semaines.

Grenoble, 11 avril 1910.

V. M.

En reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice, je vous envoie vingt francs pour l'Œuvre de Dom Bosco.

Tournai, 9 février 1910.

P. H.

De gros ennuis m'étaient survenus, et tout paraissait tourner à mon préjudice quand l'idée me vint de faire célébrer deux messes dans un Oratoire dédié à Notre Dame Auxiliatrice avec promesse de faire une offrande de vingt francs et une insertion dans le *Bulletin salésien*, si les difficultés s'aplanissaient. A peine les messes étaient-elles commandées qu'un espoir bientôt couronné de succès mettait en partie une entrave à mes inquiétudes. Persuadée que la T. S. Vierge me continuera sa protection, je vous adresse en un mandat-poste la somme de vingt francs. Puissent les cœurs désolés avoir recours à cette bonne Mère toujours si compatissante: c'est la troisième fois qu'elle daigne exaucer mes prières dans des circonstances difficiles.

Lille, janvier 1910.

Anonyme.

Je vous transmets ci-joint la somme de cent francs pour les Œuvres de Dom Bosco, en remerciement d'une grâce reçue de notre bonne Mère.

C., 27 mars 1910.

V.

Depuis longtemps je priais pour obtenir la solution d'une affaire très importante et dans laquelle se trouvait exposé le salut d'une jeune fille. J'étais découragée, je n'obtenais rien

quand le *Bulletin salésien* me tomba sous les yeux et je constatai une infinité de grâces obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice et du Vénérable Dom Bosco. Je commençai une Neuvaine avec promesse de mentionner la grâce obtenue. Je viens accomplir cette promesse, car la neuvaine n'était pas encore terminée que tout était accordé. Gloire à Marie Auxiliatrice!

Belleville, 11 mars 1910.

F. O.

Ayant une grande confiance en N. D. Auxiliatrice je viens implorer sa protection pour la guérison d'un père de famille dont la santé est bien précieuse. Je joins à ma carte un bon de poste de dix francs pour 4 messes et une lampe à faire brûler devant la statue pendant neuf jours.

Montpellier, 16 février 1910.

L. G.

Notre Dame Auxiliatrice vient de nous accorder une grande grâce temporelle que nous demandions depuis plusieurs mois. Ci-joint un mandat de dix francs pour une messe en suffrage des âmes de nos chers défunts. Remerciez avec nous la Vierge Auxiliatrice.

Chambéry, 13 mars 1910.

F. de M.

Vous recevrez par Mandat-carte la somme de vingt-cinq francs et vous voudrez bien dans le *Bulletin salésien* inscrire ma profonde reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice qui a protégé mes deux petits enfants et les a préservés de maladies dans les ennuis du sevrage anticipé.

Nyons, 22 avril 1910.

D. R.

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice de lui témoigner ma reconnaissance par une insertion dans le *Bulletin salésien* pour secours en affaires. Ayant été exaucée, j'envoie un mandat de dix francs pour les orphelins de Dom Bosco; je supplie notre bonne Mère de m'accorder la guérison de mes enfants et sa protection et je lui promets le même envoi tous les mois.

Limoges, 31 mars 1910.

M. G.

En témoignage de notre reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice, je me fais un devoir de vous adresser la modeste offrande de douze francs pour l'œuvre de vos chers orphelins.

Il y a trois ans, nous recommandions à leurs prières notre frère, hélas ! depuis longtemps éloigné des pratiques chrétiennes. Nous avons été exaucées bien au-delà de nos espérances. Il est revenu à Dieu, au commencement d'une longue maladie sanctifiée par la prière quotidienne et la soumission à la volonté de Dieu. Il est mort très chrétiennement, fortifié par les sacrements de notre sainte Mère l'Eglise. Gloire à Marie Auxiliatrice !

Le Chassagne, 20 mars 1910.

M. et L. C.

*
**

Ayant prié Notre Dame Auxiliatrice pour le recouvrement d'une somme assez importante et ayant promis, si j'étais exaucée, de faire insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien* et d'envoyer cinq francs pour les orphelins, je viens m'acquitter de cette dette et je remercie de tout cœur notre bonne Mère.

Chartres, 12 avril 1910.

J. B.

*
**

Notre bonne Mère Marie Auxiliatrice, ayant fait réussir au delà de toutes espérances une affaire matérielle que nous lui avions confiée, nous sommes heureux de lui en témoigner notre reconnaissance en vous remettant un bon de poste de vingt francs.

Côte d'Or.

U. M. V.

*
**

Grâces soient rendues à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur signalée qu'elle m'a obtenue. J'avais promis une chape pour le Sanctuaire où je l'ai priée de tout cœur. C'est avec bonheur que je tiens ma promesse.

Bruxelles, avril 1910.

Anonyme.

*
**

Ayant été exaucée par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice, je viens accomplir ma promesse d'offrir un bréviaire pour un des futurs prêtres salésiens qui devra être ordonné prochainement. Que la Madone de D. Bosco continue à m'accorder sa puissante protection !

Bruxelles, avril 1910.

Anonyme.

*
**

Je viens vous demander au nom d'une personne amie de bien vouloir célébrer à l'autel de Notre Dame Auxiliatrice neuf Messes en reconnaissance de la grâce suivante.

Un de ses fils étant très gravement malade d'une pneumonie, elle avait fait la promesse

d'une neuvaine de Messes s'il demandait à se confesser. Notre Dame Auxiliatrice l'a pleinement exaucée, et ce matin même le malade faisait la Sainte Communion. Maintenant qu'il est en état de grâce, elle le remet entièrement entre les mains de cette bonne Mère pour qu'Elle en fasse ce qu'Elle voudra.

Le Mans, 2 avril 1910.

L. R.

*
**

Trop plein de reconnaissance envers la Reine du Ciel et de la Terre, je me permets de vous demander d'inscrire ces quelques lignes dans le prochain numéro du *Bulletin salésien*. C'est la première fois que je lis votre organe mensuel dont j'ignorais absolument l'existence.

Si vous croyez qu'il n'y a aucun mal à insérer ces lignes, et que la dévotion puisse toujours augmenter chez ceux qui les liront, vous donnerez satisfaction à un fils de la Mère de Dieu qui en reçoit continuellement et de plus en plus de nouvelles grâces. Merci à Marie Auxiliatrice !

Ajaccio, 20 avril 1910.

F.

*
**

Je vous adresse sous ce pli un bon de poste de cinq francs pour vos orphelins en remerciement des grâces que la T. S. Vierge m'a accordées et que je la supplie plus que jamais de me continuer. Que la prière de vos jeunes Salésiens me recommande encore auprès de la Reine des Cieux, et que mes vœux soient exaucés par Elle.

Bois-Colombes, avril 1910.

J. V.

*
**

Ma sœur était menacée d'une opération très grave. À la suite d'une promesse faite d'une offrande pour l'institut et de l'insertion dans le *Bulletin*, le premier vendredi de janvier, après de nombreuses consultations, il fut reconnu que l'intervention chirurgicale n'était plus nécessaire. Depuis lors la malade a été de mieux en mieux. Remercîments et actions de grâces au Sacré Cœur et à Notre Dame Auxiliatrice !

Liège, 8 avril 1910.

L. W.

*
**

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice de lui témoigner ma reconnaissance par une insertion dans le *Bulletin salésien* si j'obtenais la réalisation d'une demande. Ayant été exaucée, je remplis aujourd'hui ma promesse et je

joins un bon de poste de sept francs pour une Messe en l'honneur des âmes du Purgatoire, y compris mes parents défunts, je supplie cette bonne Mère de nous continuer sa maternelle protection et de nous accorder encore toutes les grâces dont nous avons besoin.

Marseille, 11 avril 1910.

J. P.

Nous prions nos chers lecteurs de nous excuser si dans ce numéro du Bulletin Salésien, ils ne trouvent pas la relation des grâces et faveurs demandées par eux. L'abondance des matières, surtout de la splendide Encyclique, nous oblige à renvoyer au mois d'août, cette intéressante partie du Bulletin.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

CONSTANTINOPLE. — L'inauguration de l'Institut des Arts et Métiers « B. Giustiniani », dans le faubourg de Férikeny, a eu lieu dans l'après-midi du 4 mai, au milieu d'une nombreuse assistance.

Le nouvel établissement représente seulement un tiers du grandiose édifice qui sera érigé peu à peu, et qui peut, d'ores et déjà, contenir environ 120 élèves internes.....

La disposition intérieure des divers locaux est comprise de façon à indiquer visiblement au visiteur l'usage pour lequel il a été édifié.

L'immeuble est élevé de cinq étages, y compris le sous-sol, et un escalier spacieux et commode met en communication les différents étages. Les locaux de chacun des étages aboutissent symétriquement aux corridors respectifs, qui eux-mêmes accèdent au grand escalier.

Il ressort de l'examen de l'ensemble que l'architecte a largement satisfait aux deux principales nécessités des constructions de cette nature qui sont: la ventilation et la facile surveillance.

Dans le sous-sol, indépendamment de la salle de récréation d'hiver où sera édifié un petit théâtre, il y a le réfectoire des élèves, la cuisine et ses dépendances.

Au rez-de-chaussée, outre la galerie pour la récréation aux jours pluvieux et les locaux provisoires d'accès, il y a une chapelle, un laboratoire et le réfectoire des supérieurs.

Au premier étage se trouvent six salles de différentes dimensions et les bureaux de la direction.

Au second étage, un dortoir d'une contenance de 60 lits et l'infirmerie avec ses diverses dépendances.

Au troisième étage, un second dortoir, suffisant de même pour 60 lits, et diverses chambres pour les professeurs.

Le portique et la cour de récréation qui pour le moment sont de dimensions exigües, auront dans l'agrandissement général de l'établissement, une longueur de 55 mètres, et la largeur de la cour n'aura point de 35 mètres.

C'est cet Institut qu'on inaugurerait le quatre mai dernier.

LIÈGE. — Orphelinat St Jean Berchmans — Service funèbre pour le R. me Père D. Michel Rua, Supérieur Général de la Pieuse Société Salésienne et premier Successeur du Vénérable Dom Bosco. — L'église de N. D. Auxiliatrice des Religieux Salésiens au Laveu, revêtu de tentures noires du chœur jusqu'au jubé, ornée de pyramides d'écussons portant les armoiries de la Congrégation salésienne, présentait le mardi 12 avril, un aspect grandiose. Un splendide catafalque, surmonté d'une couronne d'où pendaient des draperies argentées sur fond noir avait été dressé dans la grande nef.

A 9 h. 15, les enfants de chœur au nombre de 40, revêtus de la soutane noire et du surplis, sortaient de la sacristie, suivis de trois prêtres en chape, pour chanter l'Office des Morts.

Vers 10 heures, prenaient place près du chœur les membres du clergé liégeois, parmi lesquels se trouvaient Mgr Joseffeur, doyen de S. Martin, Mrs le chanoine Rutten, Guélen, curé de Ste Véronique, les curés de S. Christophe, Ste Marie, Ste Marguerite, etc., etc.

Les communautés religieuses s'étaient aussi fait un devoir d'assister au service funèbre.

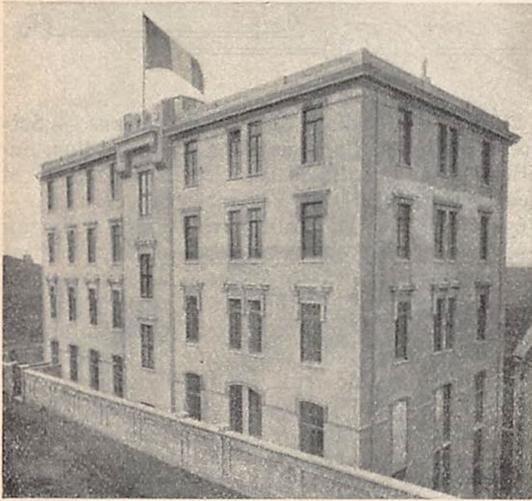
S. G. Mgr Rutten, évêque de Liège, voulut bien honorer la cérémonie de sa présence, rendre hommage à la mémoire de D. Rua et donner ainsi à la Congrégation salésienne un nouveau témoignage d'estime et de sympathie. Il prit place dans le chœur et à ses côtés s'agenouillait M. le chanoine Lucas, toujours si dévoué aux Œuvres de D. Bosco.

La nef et les bas-côtés étaient remplis par les Coopérateurs, les fidèles et les orphelins.

La *Schola Cantorum* exécuta en plein-chant la Messe de *Requiem* et quelques motets de circonstance. Après le service funèbre quelques paroles furent adressées à la mémoire du regretté D. Rua, par D. Mertens, directeur de l'Orphelinat. Dans un langage familièrement simple, mais bien pénétrant il fit ressortir les témoignages élogieux que Nosseigneurs les Evêques de Belgique avaient prodigués à l'occasion de ce deuil, à celui qui, pendant 22 ans, fut le digne Successeur de D. Bosco, témoignages

tous concordant à dire que la Pieuse Société Salésienne avait en D. Rua un nouveau protecteur dans le Ciel où il prie et ne cessera de prier pour ses fils, ses enfants et ses nombreux et dévoués Coopérateurs.

On remarque deux coïncidences bien frappantes dans la mort du Vén. D. Bosco et dans celle de son vénéré Successeur. Tous deux sont décédés à l'âge de 72 ans, après une vie de dévouement, de sacrifices, toute consacrée au bonheur de la jeunesse. Sur son lit de mort, D. Bosco reçut la visite de Son Ém. le Card. Ooossens, archevêque de Malines. Il était venu solliciter du cher malade une bénédiction toute spéciale pour son diocèse en même temps que pour la catholique Belgique. De retour à Malines, il annonçait à ses diocésains par une lettre pastorale



CONSTANTINOPLE. — Le nouvel Établissement Salésien.

qu'il leur apportait la bénédiction d'un saint, la bénédiction de D. Bosco.

D. Rua se préparait à la mort, lorsqu'il reçut la visite de son Ém. le Card. Mercier, archevêque également de Malines, qui venait apporter au vénéré religieux une bénédiction toute spéciale de S. S. Pie X. Et après que D. Rua, avec un profond recueillement, eut, lentement, religieusement, tracé sur lui-même le signe de la croix, le Prince de l'Église lui demanda à son tour de le bénir. Après un moment de résistance D. Rua obéit à son tour avec l'humble simplicité des véritables hommes de Dieu.

VIENNE. — L'Œuvre Salésienne dans la Capitale de l'Empire Autrichien-Hongrois se développe sous d'heureux auspices. S. Éminence le Cardinal-Archevêque Grusche a voulu donner un splendide témoignage d'estime et de bienveillance à nos confrères, en confiant à un Salésien la Direction de la section des jeunes *Gesellen-verseim* (ou Cercle d'ouvriers) du P. Kolping; et le Gouvernement, par un décret du 12 mars dernier, a autorisé l'inauguration du nouvel Institut, vaste construction répondant à toutes les

exigences modernes, élevée sur les plans et dessins de l'architecte Céradini, et destinée à pensionnat et demi-pensionnat pour les jeunes étudiants ou ouvriers contraints à demeurer dans la Capitale.

Le nouvel Etablissement a déjà eu la visite de S. Ex. le Nonce Apostolique, Mgr Granito de Belmonte qui, le 7 avril, daigna se rendre en personne présenter aux Salésiens ses plus vives condoléances pour la mort de D. Rua; il a reçu également celle de S. G. Mgr Nagl, jadis évêque très zélé de Trieste, et actuellement Coadjuteur de S. Em. le Cardinal-Archevêque, avec droit de future succession...

LA SOLENNELLE COMMÉMORATION DE DOM RUA, au Conseil Municipal de Turin.

Turin, 6 avril 1910.

LE SYNDIC Sénateur Rossi ouvre la séance à 4 heures. Sont présents 71 Conseillers. S'excusent de leur absence Mrs Amar et Ange Rossi. Absents: Mrs Brosio, Cibrario, Daneo, Foà, Geisser, Marocco.

Le Syndic (mouvement de vive attention) — Faisant une exception à la règle que nous nous sommes imposée de n'accepter aucune interpellation ou motion tant que le budget de 1910 ne sera pas complètement approuvé, je crois cependant devoir donner la parole à deux de nos collègues, les Conseillers Rinaudo et Corsi, lesquels à l'occasion d'un douloureux événement qui a frappé notre ville entière, ont demandé la parole, avant que l'on n'entame l'ordre du jour. Le Conseiller Rinaudo a la parole.

M. RINAUDO (*respectueux silence sur tous les bancs et profonde attention*) prononce d'une voix très émue ces nobles paroles:

Honorables collègues,

Ce matin s'est éteinte une existence qui incarnait non seulement un homme, mais une grande idée, et même une grande mission, l'éducation du peuple. Permettez-moi que je vous la rappelle, poussé que je le suis, non seulement par l'admiration, mais par un profond sentiment de reconnaissante amitié pour D. Michel Rua.

J'étais tout jeune enfant quand, il y a cinquante-deux ans, je connus D. Rua qui dépassait à peine la vingtième année; pour moi comme pour des milliers d'autres, il fut le maître, le guide; pour moi, et ce souvenir m'est plus cher que tout, il fut plus qu'un maître, ce fut le frère aimant, l'ami affectueux, alors même que les nécessités de la vie nous séparèrent. Et sur son lit de mort, avec le sourire de l'âme qui déjà considérait le mystère de la tombe, il me le répétait lui-même avec les paroles les plus suaves.

Honorables collègues, Dom Rua a été le saint idéal que l'humanité dans sa vie tourmentée recherche et désire. D'une foi religieuse, limpide comme le cristal, résistante comme le diamant, mais non absorbée dans de mystiques contem-

plations, il a été le vrai saint agissant de l'époque moderne. Depuis 1845, alors qu'il avait huit ans et qu'il sentit pour la première fois les paternelles caresses de D. Bosco, jusqu'au jour où sa fibre usée le cloua sur le lit de mort, il n'eut pas un jour de repos : soixante-cinq ans de labeur assidu et des plus féconds !

Et quel amour du travail ! Ça a été la mission de D. Rua, le très digne continuateur de Dom Bosco, de préparer les jeunes générations à la vie, en leur inspirant le sentiment du devoir, la sérénité du travail, la pureté du sacrifice. Et il se consacra à cet office avec une haute foi religieuse ; mais qui donc même parmi les incroyants, ne voudra pas exalter et bénir une foi qui crée tant de grandeur d'âmes ? (*applaudissements*).

C'était une figure d'ascète agissant qui semblait cheminer à la lumière d'une lampe intérieure, entretenue par la foi et par l'énergie de la volonté, l'œil toujours doux, bon, bienveillant, la parole résolue en même temps que suave, d'une indulgence que l'on pourrait qualifier de maternelle. Personne ne l'a vu fâché, et même dans les amertumes des persécutions, il montrait un visage placide et serein qui indiquait l'amour, la paix et le pardon.

Ils sont au nombre de plus de 300 les Instituts des enfants du peuple qu'il gouvernait, et je ne parle pas des Filles de Marie Auxiliatrice. Il y a 100 établissements en Italie, 68 dans les autres contrées d'Europe, 125 dans les Deux-Amériques, de Punta Arenas à S. Francisco et New-York, et 10 en Egypte et en Palestine. Ce sont plus de 200,000 enfants qui aujourd'hui pleurent le père qu'ils ont perdu, priant en tant de langues différentes. Et plus d'un million d'hommes, sortis des Maisons Salésiennes durant les vingt deux années de l'administration de D. Rua, quelque soit leur foi politique et religieuse actuelle, pensent aux soins paternels du vénéré Supérieur, avec un esprit reconnaissant et profondément attristé. (*Vifs applaudissements*). ...Turin doit être fier d'avoir donné le jour au grand successeur de D. Bosco. Oui, Turin, ayant conscience de sa mission moderne, doit être fier d'un de ses fils du peuple qui aux enfants du peuple de tout pays et de toute langue a dit la sainte parole vivifiante du devoir, du travail, de la bonté et de la vraie fraternité humaine.

Pénétré de cette conviction et d'un sentiment du plus vif regret, je crois que le Conseil Communal tiendra à être le fidèle interprète des sentiments de toute la population torinaise, et plus spécialement de l'âme populaire, en exprimant au Chapitre Supérieur des Salésiens qui représente l'institution entière, ses très sincères regrets et les condoléances de la ville de Turin pour la douloureuse perte de Dom Michel Rua, notre grand concitoyen. (*applaudissements redoublés, très bien! bravo!*).

M. CORSI. — Les expressions si élevées du Conseiller Rinaudi reflètent si bien le sentiment de la plus grande partie des Conseillers que tous nous pourrions faire nôtre cette manifestation de l'état d'esprit des populations devant ce deuil. Mais la douleur que beaucoup d'entre nous éprouve est

si aigüe, l'admiration pour l'homme et son œuvre est si profonde qu'il ne nous est pas permis de garder le silence, le jour où il disparaît.

Il fut le compagnon, l'interprète le plus fidèle et le continuateur le plus prudent et le plus zélé de l'Œuvre de D. Bosco, de cet ensemble d'institutions qui depuis tant d'années répand à travers le monde, avec les moyens les plus humbles mais les plus courageux, ces inspirations et ces exemples de charité chrétienne qui ennoblissent l'homme et le rendent meilleur ; qui rapprochent les classes en désaccord et leur inspirent la concorde pour préparer et féconder ainsi la paix entre tous les peuples.....

Les habitants de Turin voyaient personnifié en lui le miracle vivant d'une institution qui sortie de rien, sans subsides du gouvernement, alimentée seulement par la charité et le zèle des Coopérateurs, tout particulièrement de cette ville, s'élève et se maintient dans le monde civilisé entier, soutenant et défendant les principes de liberté, d'égalité sociale, de justice, d'amour, qui sont l'essence de l'Évangile et la meilleure tradition de notre pays. L'admiration de ses concitoyens pour le premier successeur de D. Bosco, est une admiration filiale dont le Conseil Municipal doit se rendre le premier et le plus haut interprète. (*Approbation*).

LE SYNDIC. — J'ai reçu ce matin une lettre du Directeur du *Bulletin Salésien* par laquelle il me communiquait, au nom des Supérieurs, la triste nouvelle de la mort de D. Rua, avec leurs remerciements pour la part prise à la douleur des Salésiens.

N'ayant pas encore reçu d'autorisation officielle de la part du Conseil, j'ai répondu à cette communication, personnellement et comme Syndic, par le télégramme suivant :

D. Minguzzi, Directeur du Bulletin Salésien, Via Cottolengo, 32 — Turin.

Après avoir entendu les éloquentes paroles des Conseillers Rinaudi et Corsi, je m'associe de tout cœur à ces témoignages d'affection et de reconnaissance. Le Conseil m'autorisera à me faire aujourd'hui même l'interprète près de la grande famille salésienne de l'affliction sincère, du profond chagrin de Turin pour la perte du grand bienfaiteur de la cité et de l'humanité. (*Vifs applaudissements de toute la majorité ; sur les bancs de la minorité, respectueux silence*).

« Dans sa séance de ce jour, le Conseil Municipal, après avoir entendu les éloquentes paroles du prof. Commandeur Rinaudo et du marquis prof. Corsi à l'occasion de la mort du vénéré Dom Rua, m'a chargé de porter aux Supérieurs des Œuvres Salésiennes ses condoléances les plus vives pour l'irréparable perte....

Avec respect.

Turin, 6 avril 1910.

Le Syndic: THÉOPHILE ROSSI.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.



France.

- AGEN: M. l'abbé Limousin, *Agen*.
 AUTUN: M. l'abbé Petit, *Tournus*.
 — M. le chanoine titulaire R. Porcher, *Autun*.
 DIJON: M. l'abbé Poiblane, *Fontaines-les-Dijon*.
 CHAMBÉRY: M. l'abbé Félix Bressand, curé-archiprêtre, *Montmélian*.
 — M. l'abbé Desprumeaux, ancien curé, *Novalaise*.
 GRENOBLE: M. le chanoine Fuzier, *Grenoble*.
 LAVAL: M. l'abbé A. Gagneux, curé-doyen, *Loiron*.
 NANTES: M. le chanoine Victor Martin, *Nantes*.
 — M. l'abbé Labigne, curé, S. Roch, *Nantes*.
 POITIERS: M. le chanoine Berloquin, curé S. Hilaire, *Poitiers*.
 REIMS: M. l'abbé Manceaux, ancien curé, S. *Masmes*.
 SEEZ: M. l'abbé E. L. Jamet, *Séze*.
 TROYES: M. l'abbé Michelin, curé, *Bréviandes*.



- AMIENS: Mlle Clémence Mabile, *Vauchelles-les-Quesnoys*.
 ANGERS: Mme M. A. Lebrun, *Segré*.
 — Mme Perrochon, *Ingrandes*.
 ARRAS: Mme de Bonnières, *Arras*.
 BORDEAUX: Mme la marquise de Castellane, *Savignac de l'Isle*.
 CAMBRAI: Mme M. C. Augusta, veuve Basquin, *Cambrai*.
 — Mme Gabrielle Lammens, veuve Ducrocq, *Marc-en-Barœuil*.
 — Mme Victor Glorieux, *Roubaix*.
 CHARTRES: Mme Amélie Boucher, *Abondant*.
 CLERMONT-FERRAND: M. Victor Rougane, *Clermont*.
 EVREUX: Mme Strotz, *Vernon*.
 FRÉJUS: Mme Victorine Fillol, *Collobrières*.
 — M. Montanari-Revest, *Le Castellet*.
 — Mlle Iaplie André, *Le Beausset*.
 GRENOBLE: M. Louis Magnin, *Grenoble*.
 LAVAL: Mme Stéphane Chevallier, *Ollivet*.
 LIMOGES: Mlle Sidonie Bonnet, *Ahun*.
 JUÇON: Mlle Aline Merland, *La Roche-sur-Yon*.
 LYON: M. Jean-Claude Bonnard, *Lyon*.
 MARSEILLE: Mme Rouquette, *Marseille*.
 MONTPELLIER: Mme Bian, *Montpellier*.
 NANTES: Mme veuve Tlsereau, *Aigrefeuilles*.
 — M. Émile Rialland, *Guéméné-Penfao*.
 PARIS: Mme Joseph Gardair, née Marie-Félicie Étienne, *Faris*.
 PERPIGNAN: Mlle Battle Delcros, *Ille-sur-la-Têt*.
 POITIERS: Mme Marnais, née Rousseau, *Poitiers*.
 LE PUY: M. Achille Gardon, S. *Maurice-sur-Loire*.
 — Marie Marie Barge, S. *Maurice-sur-Loire*.
 REIMS: Mme Carpentier, *Condé-sur-Suippe*.
 LA ROCHELLE: Mme G. Fillet, *Saintes*.
 SOISSONS: Mme Clouet, née Catherine-Marie Dewé, *Charleville*.
 TOURS: Mme de Cougny, *Tours*.

- VANNES: M. le comte de Lescouet, *Gourin*.
 — Mme veuve Tastard, *Malestroit*.
 — M. François Houeix, *Missiriac*.
 — Rde Mère François-Xavier Le Rol, des Religieuses Augustines, *Auray*.
 VERSAILLES: Mme Nédellec, *Dampière*.



Autres pays.

- ALSACE-LORRAINE: M. Auguste Scharsch, *Colmar*.
 — Mme veuve Henri Martin, née Maria Albert, *Saint-Louis*.
 BELGIQUE: T. R. M. Pierre J. J. de Schutter, *Anvers*.
 — Rde Mère Ste Anastasie, des Religieuses Ursulines, *Walcourt*.
 — Rde Mère S. Vincent, des Religieuses Ursulines, *Walcourt*.
 — Rde Mère Thérèse de Clinchamp, *Walcourt*.
 — Rde Mère Hyacinthe, née Wolter, Supérieure Générale et Co-fondatrice des Religieuses franciscaines de la Ste Famille, *Lowain*.
 — M. Antoine Burger, *Aubel*.
 — Mlle Ullens de Schooten, *Anvers*.
 — Mme Eugène Aerts, née Machgeels, *Anvers*.
 — Mme Thomas-Joseph Brée, née Hubin, *Aubel*.
 — Mlle Laurence-Colette Van Schauwenbergue, *Anvers*.
 — M. Armand-Pierre Tack, *Courtrai*.
 — M. Adolphe Marcq, *Fleurus*.
 — M. Charles Moreau, *Herves*.
 — M. Henri Fagnoul, *Liège*.
 — Mme Françoise-Arnoldine de Matthys, *Liège*.
 — M. Jean-Louis Dumoulin, *Liège*.
 — Mme de Corswarem, née de Mathelin de Pagny, *Liège*.
 — M. J. Marie-Antoine Cools, *Lierre*.
 — M. Jean Fresnay, *Soumagne*.
 — Mme Maria-Henrica Pollet, *Thielt*.
 — Mme de Cambry de Baudimont, *Tournai*.
 CANADA: M. l'abbé O. Audet, *Sillery*.
 — M. Joseph Lavoie, *Percé*.
 — Mme Michel Visina, née E. Laberge, *Anges-Gardien*.
 ÉTATS-UNIS: M. J. P. Bestgen, *Echternach*.
 ITALIE: Mme Léontine Alliod, née Martinet, *Nus*.
 — M. Joseph-Gabriel Vuillermin, *Brusson*.
 — M. Joseph Centoz, S. *Georges d'Aoste*.
 — Mme Marie Gertrude Bionas, *Quart (Aoste)*.
 SUISSE: Mlle Marie Brand, *Genève*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse

Turin— Cours Regina Margherita N. 176.